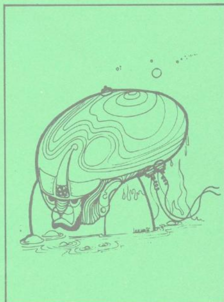
# IDES ET AUTRES N°6

cahier anthologique de la traduction

ANDRE FRANQUIN
CARLOS GIMENEZ
FRANCISCO LEZCANO
LUCIEN JANSSENS
VINCENT DEVIGNEZ
JEAN-LOUIS LEJEUNE
DOMINIQUE MAYERUS
RONY CALLEBAUT



# PARALITTERATURES DE LA PENINSULE IBERIQUE

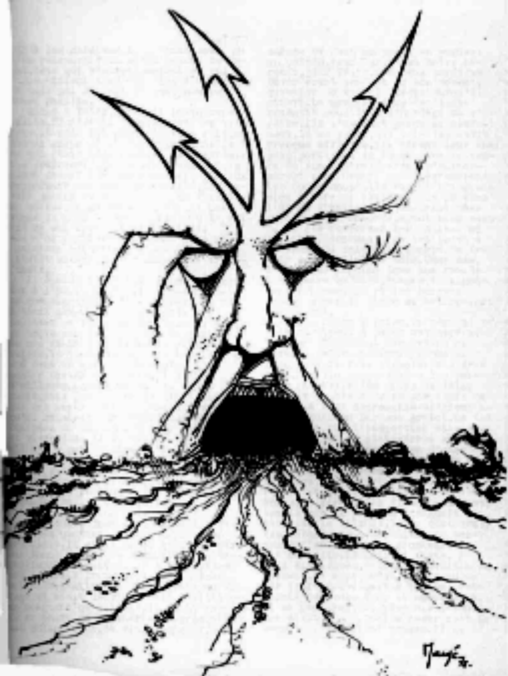
**B. GOORDEN PRESENTE**

ANDRE FRANQUIN
CARLOS GIMENEZ
FRANCISCO LEZCANO
LUCIEN JANSSENS
VINCENT DEVIGNEZ
JEAN-LOUIS LEJEUNE
DOMINIQUE MAYERUS
RONY CALLEBAUT



# PARALITTERATURES DE LA PENINSULE IBERIQUE





## TABLE DES MATIERES



***************************************************************

Titres_originaux_des_nouvelles_espagnoles:

"el otro espanto" par Carlos Saiz Cidoncha
"la muerte del mar" par José Maria Gironella
"la playa a la luz de la luna" par Juan Tebar
"las langostas" par Juan-José Plans
"la anunciación" par Luis Cantero
"el talismán" par Emilia Pardo Bazán
"sabor de nada" par Juan G. Atienza
"el dodecaedro" par Francisco Lezcano
"del mismo pais en un futuro presente" par Fernando P. Fuenteamor
"huida hacia el pueblo de las muñecas de cera" par Ramón Gómez de la Serna

***************************************************************

"IDES...ET AUTRES" N°6 (OCTOBRE 1976)

CAHIERS ANTHOLOGIQUES DE LA TRADUCTION
(Instrument de travail sans but lucratif)

ANTHOLOGISTES: Mario Torres & Bernard Goorden

REDACTEUR EN CHEF: Goorden Bernard
Poste Restante - Uccle 4
1180.Bruxelles

EDITEUR RESPONSABLE: Centre d'Ateliers Créatifs
64,rue du Doyenné
1180.Bruxelles
Tél.: 345.86.00

COUVERTURE: FRANCISCO LEZCANO

TRADUCTIONS: (réalisées principalement par des étudiants de l'I.S.T.I.)
Gaétane De Brauwer
Colette Vial-Mills
Ingrid Van Reijsen
Mario Torres
Bernard Goorden
Lucino Martinez



REDACTION: Hélène Beublet
Aline Launbex
San Tewen
Dona Onergen
Francis Dequenne
Paolillo Rosy

Nous remercions en outre de leur aide précieuse:

-la Commission Française de la Culture de l'agglomération de Bruxelles.
-le Service de l'Animation et de la Diffusion Culturelles du Ministère de la Culture Française.
-Madame Isabel Meyrelles (Portugal) et Messieurs Domingo Santos et Luis Vigil (Espagnols),membres du Comité Européen de SF.
-Carlos Saiz Cidoncha et l'équipe de "Zikkurath".

CORRESPONDANTS : -ALLEMAGNE (BRD): Ronald M. Hahn
-ALLEMAGNE (DDR): Günther Krupkat
-ARGENTINE: Elvio E. Gandolfo
-BRESIL: André Carneiro
-CANADA: Norbert Spehner
-CHILI: Hugo Correa
-COLOMBIE: Jaime Lopera
-DANEMARK: Ane Ruge
-ESPAGNE: Fernando P. Fuenteamor
-FRANCE: Marc Michalet
-HOLLANDE: Manuel van Loggem
-HONGRIE: Peter Kuczka
-ITALIE: Gian Filippo Pizzo
-POLOGNE: Czeslaw Chruszczewski
-PORTUGAL: Isabel Meyrelles
-ROUMANIE: Ion Hobana
-SUISSE: Jean-François Thomas
-URUGUAY: Carlos Maria Federici
-U. S. A.: Donald A. Yates
-VENEZUELA: Olga Centeno

CARLOS SAIZ CIDONCHA est né à Ciudad Real, dans le Sud de la Castille, il y a trente-six ans. Il est licencié en Sciences Physiques et journaliste. Il a dirigé pendant plusieurs années le service de Météorologie de l'ancienne province de Guinée Equatoriale. Quoique fixé à Madrid, il est un infatigable voyageur. Il a réalisé une très intéressante étude -prévue pour plusieurs volumes- sur la résistance et la guerrilla. Il compte, dans le domaine de la SF, plusieurs romans et un grand nombre de nouvelles à son actif, publiées dans diverses anthologies locales. "IDES...ET AUTRES" N°1 contenait sa nouvelle "los horribles terrestres". Nous publierons au sein de notre N°8, sa très intéressante "Histoire de la SF espagnole". Nous vous le dévoilons ici, avec un récit de fantastique empreint de l'humour qui le caractérise.

## ENVIRONNEMENT VAMPIRE.

Le silence ne plane jamais sur une forêt pendant la nuit. Et l'immense jungle brésilienne du Matto Grosso, la gigantesque serre sillonnée par les veines nutritives de l'Amazone et de ses affluents, est probablement la moins silencieuse de toutes. A la faveur de l'obscurité, des créatures, par milliers, surgissent de ses tréfonds, pour se poursuivre les unes les autres, en rugissant et en hurlant. Elles élèvent leur voix pour lancer aux airs leur appel d'amour ou même pour manifester simplement leur énergie vitale: les jaguars rugissent; les grenouilles coassent, les insectes vrombissent...Il existe dans certaines lagunes, des poissons qui font retentir la nuit de leur voix éraillée, proche d'une détonation. C'est la nuit que la selve psalmodie sa longue mélopée de vie.

Et pourtant, un étrange silence pesait, justement cette nuit-là, sur les escarpements rocailleux de la colline, presque entièrement recouverts de végétation. Quelque chose avait effrayé les habitants de la jungle, faisant taire leurs voix. Leur instinct les avait poussé à fuir. Ce quelque chose n'appartenait pas à la forêt, et cependant existait en son sein.

La colline était minée par un réseau de cavernes mystérieuses dont les bouches, affirmait-on, s'ouvraient çà et là, entre les arbres. Des fissures et des ouvertures, qui servaient probablement de voies respiratoires aux vastes cavités intérieures, béaient à même la paroi rocheuse. Rares étaient les hommes de la forêt qui se seraient risqués à franchir le seuil de cette fantastique ville souterraine, créée par la Nature et complètement inconnue des humains. Il y avait beaucoup de travail dans les plantations et personne n'avait de temps à consacrer à d'inutiles explorations spéléologiques. Les cavernes demeuraient inviolées.

Il régnait tout de même une étrange activité, cette nuit-là, sur la colline. Une pâle luminosité, repoussante, comme étrangère à ce monde, germait dans un trou à moitié dissimulé parmi les roches et les chèvrefeuilles. Elle augmentait puis diminuait, semblable à une luciole lancinante. Ce furent ensuite des points de lumière qui déferlèrent comme un cyclone, tourbillonnant pour se rapprocher petit à petit, et se concentrant dans l'oeil, pour donner naissance à une silhouette d'apparence humaine.

Les phosphènes s'éteignirent soudain; la silhouette resta. C'était un homme grand et mince, qui s'enveloppait dans une cape noire. Tandis que le silence s'étendait autour de lui: cet être extraordinaire demeurait immobile comme une statue, dressé sur une corniche rocheuse qui dominait la vallée, la vue rivée aux lointaines lumières du village.

L'homme à la cape noire demeura quelques minutes à l'endroit où il s'était matérialisé. Il effectua ensuite un mouvement rapide, faisant mine de s'envelopper plus profondément dans sa cape. Il rapetissa, puis se lança vers le haut. La gigantesque chauve-souris déploya ses ailes sur les arbres et les marécages, pour voler en direction du village qui dormait du sommeil du juste.

-Silence! Silence!

Les cris et les pleurs ne firent que redoubler en intensité,tandis que la populace déchaînée,comme une mer humaine en colère,venait se heurter à la silhouette massive de l'alcalde.

-"Senhor" Guerra! "Senhor" Guerra! -criait-on çà et là.

Arnoldo Manoel Guerra Dos Santos parvint à se dégager à grand-peine de la masse qui l'enserrait.Et dire que ces hystériques étaient les descendants des "bandeirantes" qui,le siècle précédent, à force de courage et de ténacité,avaient vaincu la jungle!

-Où se trouve le corps? Menez-moi auprès de lui!

Le mort était un garçonnet,aux cheveux d'un noir d'encre.Les yeux étaient démesurément ouverts,comme emplis d'une dernière,inconcevable vision.Les deux points rougeâtres,qui avaient causé de l'effroi à tout le village,apparaissaient nettement sur sa gorge.

-C'est un serpent! -cria une des personnes présentes.

-Non! A-t-on jamais vu un serpent laisser ce genre de marques?

-C'était une chauve-souris! -cria une femme- Une chauve-souris,grande comme un démon,qui est entrée par la fenêtre! Je l'ai vue!

-On a vidé le corps de son sang!

Guerra frémit d'horreur.La peau de l'enfant était anormalement pâle et pas une goutte de sang ne perlait aux blessures du cou,béantes et cernées de bleu-foncé.

-Moi,je sais ce que c'était! -s'exclama soudain une nouvelle voix- C'était un vampire!

Guerra se retourna vers l'homme qui venait d'entrer.

-Silveira! C'est vous qui avez propagé ces rumeurs absurdes?

Silveira était un homme de quarante-cinq ans environ,grand et corpulent.Il avait beaucoup voyagé et les gens simples du village prenaient toujours son avis en considération.

-Des rumeurs absurdes? -cria-t-il avec un accent offensé- "Senhor" Guerra,je sais parfaitement ce que je dis! J'ai beaucoup sillonné la vieille Europe,y compris les régions transylvaniennes où les gens connaissent des choses qui nous hérisseraient à tous les cheveux sur la tête...C'est un vampire! Ou un "upir",ou un "nosferatu",ou comme vous voudrez l'appeler.Un être mort qui sort de la tombe à la faveur de l'obscurité pour s'abreuver du sang des chrétiens endormis. Un être qui peut revêtir l'apparence d'une chauve-souris pour se porter jusqu'à ses victimes!

-Le diable est en quête! -geignit une femme,en se signant.

-Sois maudite! Vous me rendrez tous fou! -s'écria à son tour l'alcalde- Balivernes que ce vampire ou "nosera...","nosfera..."! Sais-tu qui est à l'origine de cette mort? Une chauve-souris géante! Ignores-tu qu'il existe des chauve-souris qui boivent le sang des hommes et des animaux...?

Silveira partit d'un grand éclat de rire.

-Une chauve-souris? Et vous connaissez une chauve-souris buveuse de sang qui soit susceptible de vider complètement un homme sain...en ne le mordant qu'une seule fois? Regardez!

Personne n'avait osé s'approcher du lit depuis qu'on avait découvert le meurtre.Grâce à cela,Silveira put découvrir les empreintes sur le sol.

-Les voyez-vous? Quelqu'un a été debout à côté du lit.Regardez ces dépressions sur la couverture et le matelas! Quelqu'un a posé là ses genoux,pour incliner sa bouche vers la gorge du garçonnet.Quelqu'un qui n'était pas une chauve-souris,bien qu'il ait pénétré ici sous cette apparence...Une bête à deux pattes,avec des yeux rouges et des dents pointues: un vampire!

Les femmes poussèrent des cris de terreur.Le simple fait d'imaginer un être d'apparence humaine,incliné sur ce lit,buvant le sang de son occupant jusqu'à causer sa mort. Cette idée leur faisait perdre la raison.

Le même "senhor" Guerra était maintenant impressionné.Quoiqu'il se creusât la tête,il ne trouvait aucune solution au cas,à part la

fantastique hypothèse que Silveira avait exposée.

-Bon! -dit-il à la fin- Et vous pouvez nous dire comment ce monstre est arrivé jusqu'ici?

-Je peux également vous renseigner à ce sujet! -répondit Silveira- Joao! Où es-tu,Joao?

Joao,le nègre à l'expression stupide et à la forte musculature,apparut à la porte.Il sourit en voyant qu'il devenait le centre de l'attention générale.

-Raconte-nous ce qui s'est passé avec les hommes qui t'avaient engagé!

-Ils étaient quatre,messieurs! -confia le nègre-,quatre hommes d'au-delà du fleuve,qui m'ont payé pour que je les mène près des grottes de la colline.

-Et que transportaient ces hommes?

-Un long ballot,enveloppé de toile noire.Ils lui avaient fait descendre le fleuve en canot.Ils l'ont porté,puis abandonné près d'un des puits d'aération de la colline.J'y suis retourné le lendemain: il ne s'y trouvait plus!

Il tut que son retour ne visait qu'à s'emparer de l'énigmatique ballot et à vérifier l'intérêt de son éventuel contenu.

-Bien sûr qu'il ne s'y trouvait plus! -cria Silveira.- Le vampire mort doit emporter son propre lit sépulcral,son cercueil à l'intérieur duquel il transporte la terre de son pays natal. Le vampire,invincible durant la nuit, vole et se gorge du sang des humains. Mais,pendant la journée,il doit dormir sans défense,dans sa bière,sur la terre de ses ancêtres.Si un rayon de soleil l'atteignait,il se transformerait en cendres.Un homme,qui parviendrait jusqu'à lui,pourrait lui percer le coeur et le mettre définitivement hors d'état de nuire...

-Mais pourquoi ce démon est-il venu dans notre région? Pourquoi n'est-il pas resté dans la vieille Europe? -sanglota une des femmes.

-Qu'en sais-je,moi? Peut-être est-il l'ultime descendant d'une race en voie d'extinction,qui a préféré changer d'air et aller sur un autre continent. Que nous importe? Ce que nous devons faire,c'est le combattre!

-Bien parlé!-s'exclama Antonio,le forgeron- Que meure le vampire! S'il se trouve dans la caverne,nous devons y pénétrer et le trouver! Et alors le mettre en pièces!

Il y eut un choeur vindicatif, tandis que les hommes du village s'agitaient.

-Nous nous rendrons à la caverne -assura Silveira-.Mais nous devons accomplir d'abord autre chose.Ce garçon a été tué par un vampire et son corps doit être purifié.Il faut lui clouer un pieu dans le coeur!

-Mon fils! Mon fils chéri! -hurla une des femmes,avec un accent pathétique-.Pourquoi voulez-vous lui transpercer le coeur? Quel mal vous a-t-il fait?

Les sanglots étouffèrent sa voix. Silveira se fraya un chemin jusqu'à elle et la prit par les épaules.

-Ton fils ne nous a rien fait,Maria! dit-il avec fermeté-.C'est pour son propre bien que nous devons agir ainsi.Son âme est,dès à présent,en péril.Si nous n'intervenons pas à temps,la malédiction tombera sur lui et il se métamorphosera,à son tour,en un vampire qui volera la nuit avec des ailes de chauve-souris.Ecoute-moi,Maria! Je te jure, sur Dieu vivant,que si nous n'enfonçons pas un pieu dans la poitrine de ton fils,il sortira de sa tombe,cette nuit même,pour s'abreuver du sang de ta propre gorge.

L'infortunée poussa une plainte déchirante.Plusieurs autres femmes l'entourèrent.

-Emmenez-la!-ordonna Silveira-.Je m'occuperai de tout."Senhor" Guerra, je vous prie de rassembler tous les hommes valides du village.Nous aurons autant de chances en plus de surprendre notre ennemi,que nous partirons plus vite vers la colline.

Les hommes,guidés par Joao,arrivèrent sur la colline,au milieu de l'après-midi.Ils avaient dû se forcer un passage à coups de machette pour parvenir aux bouches des premières cavernes.

-Est-ce ici que vous avez laissé le cercueil,Joao? -demanda Silveira.

Le nègre hocha négativement la tête:

-Un peu plus loin.A un moment,nous avons dû opérer une trouée dans la végétation.Par là! -et il indiqua un groupe de petits arbres rabougris.Ils progressèrent lentement à travers le fourré.Silveira,préoccupé,regardait de temps à autre le ciel.

-Nous devons nous dépêcher.Si la nuit tombe avant que nous n'arrivions auprès du monstre,nous ne pourrons plus rien faire contre lui.Et il est fort possible qu'aucun de nous n'en sorte vivant.

-Eh bien,nous pouvons camper dans la forêt -proposa Guerra-.Si la nuit nous surprend,nous nous cacherons dans la forêt et nous retournerons à la grotte,tôt demain matin.

-Oui,et le vampire survolera une nouvelle fois le village -murmura Silveira.

Ils parvinrent à la bouche de la caverne.Deux hommes allumèrent chacun une torche,et le groupe s'activa en vue de l'exploration.Mais ils n'allèrent pas très loin: une formidable masse de pierres et de roches éboulées obstruait le passage,s'opposant à toute progression.

-Malédiction! -s'exclama Joao- Cela ne s'est jamais trouvé là.Il a dû se produire un glissement de terrain.

-Ce n'est pas un éboulement naturel! -fit remarquer Silveira horrifié-.Le vampire est fort,rusé aussi.Il a barré le chemin qui pouvait nous conduire jusqu'à lui!

-Mais il doit bien y avoir un chemin quelconque,qui mène de l'extérieur jusqu'à l'endroit où se cache le monstre -dit un des hommes-,sans quoi il ne pourrait effectuer ses sorties nocturnes.

-Un chemin! -Silveira était exaspéré- Bien sûr qu'il existe un chemin! La colline est criblée de trous,comme une éponge.Le monstre peut adopter n'importe quelle forme et sortir par un orifice de la taille d'un poing. Métamorphosé en chauve-souris ou en colonne de fumée...que sais-je! Ah,il a été vraiment astucieux ce démon! Il peut parvenir jusqu'à nous et cependant nous ne pouvons pas arriver à lui.Il peut se glorifier de nous avoir défait sur toute la ligne...

-Non! -s'exclama "Senhor" Guerra, excité- Ouvrons-nous un passage jusqu'à son refuge!

Les hommes se précipitèrent sur la barrière de pierres,dominés par une fureur extrême.Ils déplaçèrent les roches,ils poussèrent les blocs de pierre et ils frappèrent sans relâche la barrière qui les arrêtait de leurs outils et de leurs armes. Vain effort: pour chaque pierre qu'ils retiraient,deux ou trois autres retombaient.A un moment,ils durent même reculer à toute vitesse pour éviter une petite avalanche qui fondait sur eux.Le belliqueux "Senhor" Guerra dut finalement admettre,lui aussi,que la tâche était impossible.

-Retirons-nous -dit-il-.La nuit va tomber rapidement et,si ce qu'affirme Silveira est vrai,nous serons alors tous à la merci du monstre.

Ils sortirent de la caverne,comme les premières ombres de la nuit apparaissaient.La marche était maintenant plus aisée: il suffisait de suivre le chemin tracé à l'aller. Cependant l'obscurité était déjà tombée lorsque le groupe atteignit les ultimes contreforts de la colline.

-Dieu nous absolve! -s'écria soudain Joao- Regardez!

Et ils purent apercevoir la maligne silhouette noire,immobile sur la corniche.Le temps d'être saisis d'effroi,la transformation s'opérait et l'énorme chauve-souris entreprenait son vol en direction du village.

-Nous périrons tous,"senhor" Guerra! la voix de l'homme tremblait de douleur et de rage- Cette nuit,c'était le tour de ma fille...Qui frappera-t-il la prochaine fois?

-Il faut faire venir l'Armée!

-Plutôt un curé! Ce genre de choses regarde l'Eglise

-Non! Allons-nous-en tous et abandonnons le monstre à son sort!

Silveira leva les bras pour implorer l'attention.

-Ecoutez-moi! Savez-vous seulement à qui nous avons affaire? Il nous retrouvera où que nous nous instal-

lions.Et si,par hasard,nous parvenions à nous mettre hors de sa portée...n'y-a-t-il pas des indiens dans les bois, et des chasseurs et des trappeurs pour qu'il étanche sa soif de sang?

-Mieux vaut les indiens que nous! -tonna une voix.

-Vous ne me comprenez pas! -cria de nouveau Silveira- Nous avons accompli notre devoir en purifiant les cadavres...avec le pieu de bois.Les indiens en feront-ils autant? Et les gens des autres hameaux?...Il n'y a maintenant qu'un vampire,mais il peut y en avoir deux,dix,cent...Ce genre d'événements est survenu jadis dans la vieille Europe,en Transylvanie,où des régions entières sont restées, durant des années,aux mains de ces avortons de Satan...Nous ne pouvons pas fuir! Nous devons le détruire!

-Bien.Et comment? -intervint l'alcalde-Vous avez dit vous-même que le monstre était invulnérable durant la nuit, quand il attaque.Pendant la journée,il se maintient soigneusement hors de notre portée.Prétendez-vous,par hasard, faire sauter la colline entière à la dynamite?

-Oui,s'il le fallait! Nous devons employer tout ce qui est en notre pouvoir pour nous ouvrir un chemin jusqu'à sa retraite,avec des pics,des pioches,des explosifs...

-Et combien de temps cela prendra-t-il? Si chaque nuit coûte la vie à l'un d'entre nous,il ne restera bientôt plus une personne vivante dans ce village.Et qu'arrivera-t-il si ce démon attaque les équipes nocturnes de travailleurs? Si cela lui chante,il peut nous anéantir tous,lors d'une seule attaque!

Comme chacun élevait la voix pour manifester son appréhension particulière,le tumulte éclata de nouveau.Le "senhor" Guerra aurait voulu les tranquilliser,trouver une solution au problème.Mais laquelle? Qui pourrait venir à son secours,là,dans cette population isolée,à des milles de forêt du centre habité le plus proche? En envoyant le messager le plus rapide,il ne devait pas espérer l'arrivée de secours avant des mois,probablement? Et que pourraient faire,une fois arrivés,les secours en question?

Fallait-il évacuer le village? Quel était le rayon d'action du vampire réfugié au sein de la colline? Et quelle était sa capacité à tuer? Il s'était,jusqu'à présent, borné à ne ravir qu'une vie humaine par nuit,ne voulant pas tarir trop vite sa source de ravitaillement. Mais s'il les voyait abandonner le village,quels ravages ne risquait-il pas de causer dans la colonne désarmée des fuyards,en les rattrapant la nuit suivante?

C'est alors que ses pensées atteignaient un tel degré de désolation,que le désespoir gagnait en lui...qu'il remarqua l'agitation dans la masse qui l'entourait et que le petit chasseur basané s'ouvrit un passage jusqu'à lui.

-"Senhor" Guerra! "Senhor" Guerra!

En un instant,il était à ses côtés et,comme il transmettait le message,sa voix se fit murmurante et hachée.

-Comment? -s'exclama l'alcalde- D'où cela?

-De l'Est! -haleta le chasseur- Toute la zone est en péril...

-Dieu bénit! Il ne nous manquait plus que cela.

Il se retourna vers la foule de visages qui,inquiets,se levaient vers lui.

-Que chacun emporte le strict nécessaire et s'apprête à la marche! En triple vitesse! Nous abandonnons le village!

-Vous prétendez échapper ainsi au vampire? -demanda Silveira.

-Oublie le vampire pour le moment, Silveira! -lui répondit l'alcalde-C'est un autre péril qui nous menace!

Ils avaient littéralement couru à travers la forêt jusqu'au moment où ils avaient traversé le large et turbulent rio où plusieurs faillirent se noyer.Ils s'étaient ensuite entassés dans un campement improvisé,pitoyables et peureux,jusqu'à ce qu'ils eussent la certitude que la menace avait disparu.

Ils regagnaient maintenant leurs foyers.

Que de désolation! Que restait-il

de la jungle verte,de la végétation quasi impénétrable,des arbustes et des plantes parasites,des animaux qui peuplaient le coin...? Il n'en subsistait aucune trace.Tout avait été rasé et anéanti par la dévastatrice "marabunta" brésilienne,l'océan de fourmis mis en branle à l'appel d'un obscur instinct, inexplicable pour les humains.

L'agglomération était également détruite après le passage de la minuscule, mais infinie,horde.

Mais tout renaîtrait à nouveau! Les habitations,grâce au bras laborieux de l'homme,et la végétation sous l'impulsion de la féconde nature amazonienne. Tout redeviendrait comme avant,et le récit de la catastrophe ne constituerait qu'une borne supplémentaire,qui jalonnerait l'histoire légendaire de l'immense forêt.

Et les hommes travailleraient avec joie,car l'autre menace avait également disparu.Jamais plus,l'odieux vampire ne surgirait des entrailles de la terre.Il ne perturberait plus les airs de ses battements d'ailes membraneuses. Il ne se pencherait plus jamais,avidement,sur une silhouette humaine endormie...

Les hordes de fourmis,en s'infiltrant dans le roc,par les orifices-mêmes que le monstre avait ménagé pour sortir,l'avaient surpris au cours de son paisible sommeil diurne,à l'intérieur de son cercueil et sur la terre de ses ancêtres.Il n'en restait plus maintenant qu'un squelette complètement décharné parmi un monceau informe de copeaux de bois.

Même un coin dans le coeur n'aurait assurément pas donné de si magnifiques résultats.Les fourmis-vampires de la forêt avaient apporté le secours inespéré,trouvé la solution idéale...à un détail près: et si elles pouvaient réellement contracter le vampirisme?...

...Surtout que des piranhas affamés, les vampires des eaux calmes,s'en sont offert quelques bouchées,alors qu'elles s'étaient mises en boule pour traverser un rio...





LA SF A BRUXELLES.

Quelques adresses intéressantes:

PEPPERLAND
47,rue de Namur
1000.Bruxelles
Tél.: 513.57.51

THE SKULL
6,rue du Germoir
1050.Bruxelles
Tél.: 647.25.85

LA LICORNE
2,avenue Van Beesen
1090.Bruxelles
Tél.: 426.31.84

Nous tenons à votre disposition un échantillonnage de cartes postales de SF,en noir et blanc,à un prix modique (7 Fb,frais d'envoi inclus),utilisables pour d'autres circonstances: voeux,naissance,décès,mariage,anniversaire,..Adressez-vous au rédacteur en chef.

JOSE MARIA GIRONELLA est né à Gerona, en 1917. Il est surtout réputé pour une trilogie de romans sur la guerre civile espagnole et ses travaux de critique littéraire. Il compte de nombreuses oeuvres volumineuses à son actif. Il s'est surtout signalé dans le domaine du fantastique par son livre "los fantasmas de mi cerebro" traduit en plusieurs langues et paru notamment sous le titre "l'assaut des ténèbres", chez Flammarion en 1960. "La mort de la mer" devrait paraître dans l'anthologie "13 histoires fantastiques de la mer" chez André Gérard/Marabout, réalisée par Jacques Finné.

---

## LA MORT DE LA MER.

Basilio Hernández -Basilio pour tous ses concitoyens- ne possédait rien d'autre au monde que son fils Félix, treize ans, et la mer. A la mort de sa femme, il avait postulé l'emploi de gardien de phare et l'avait obtenu. Cela faisait maintenant dix ans que Basilio et le garçon vivaient seuls dans la tour et s'occupaient du fanal. De là-haut, ils dominaient le petit port, la baie, le village blanc aux pieds des montagnes.

-Nous sommes des aviateurs -disait Basilio.

Ils constituaient deux êtres à part, deux îlots, à qui le fanal décochait des clins d'oeil, et que les vagues, là en bas, caressaient ou assaillaient furieusement, selon leur humeur. La mer -sa surface visible, et même jusqu'à une certaine profondeur- n'avait pas de secrets pour eux. Ils connaissaient par coeur le rythme des marées, ce que cachait la coloration de l'eau, l'emplacement des récifs. Ils savaient interpréter les silences soudains, pressentir l'arrivée d'un banc de poissons ou d'un navire, mesurer la puissance et la direction des vents. Ils prétendaient lire dans l'écume et dans les frémissements de l'eau, mais à vrai dire leur connaissance de la mer relevait de l'habitude, des cinq sens et peut-être d'un sixième. L'odorat était évidemment essentiel. Il leur suffisait de monter sur la plateforme qui entourait le phare pour que leurs narines se dilatent, que l'air salé et l'humidité martèlent leur cerveau comme un message en morse. "Il va y avoir une tempête". "Trois jours de calme complet". "L'eau souffre". "Un cétacé ivre, qui a perdu les siens, erre tout près d'ici". Dernièrement, Basilio, le père, avait remarqué que sa vue baissait et il introduisait souvent le petit doigt dans son oreille gauche et la secouait avec une certaine exaspération. Au contraire, Félix, le fils, débordait de vitalité. On aurait dit qu'il récupérait les facultés que son père était en train de perdre sur le sol. Il s'agissait d'un transfert de pouvoirs, de la loi de la continuité.

Basilio aimait son fils. Plus que la longue-vue, plus que la boussole, plus que la mer. Il aurait passé des heures, sa vie entière, assis sur le grabat, à lui caresser les cheveux. Lorsqu'il descendait au village, il ne manquait jamais de lui acheter quelque babiole: un béret, des décalcomanies, un bâton de réglisse. Félix lui témoignait sa reconnaissance pour ces cadeaux en lui racontant des histoires. Pendant qu'il allumait le réchaud à alcool pour lui réchauffer du café -le café était le vice atavique du gardien de phare-, Félix inventait des histoires survenues en l'absence de son père. Une puissante escadre s'était pointée à l'horizon. Il avait dû tuer un rat vert qui avait montré son nez à la porte de l'escalier. La radio avait annoncé que la lune s'était fendue en deux. La boussole avait soudain prononcé un discours! Elle lui avait fait part de son grand désir de mourir dans la poche d'un enfant. Basilio, qui était grand et portait d'épais sourcils, écoutait Félix en souriant. Il retrouvait dans le garçon ce qu'il avait été lui-même. Basilio avait toujours vécu dans un monde irréel. Il appréhendait, derrière chaque chose, à l'intérieur de chaque forme, des existences insoupçonnées. Félix s'adonnait à la poésie: tant mieux! S'il en avait été autrement, vivre dans le phare eût été insupportable. Lorsque le garçon se las-

sait et que Basilio avait ingurgité son café,ils allumaient une cigarette et la fumaient à tour de rôle -trois bouffées chacun- en jouant aux cartes,aux dames, en pensant à la mère disparue,ou en profilant sur le mur,en ombres chinoises, non seulement des lapins et des ânes, mais aussi Félix et des poissons.Félix étudiait assidûment l'arithmétique et la géographie -ce qu'il préférait-,ou bien il s'asseyait près de la radio,qu'il branchait sur l'écoute afin de capter des messages lointains.

Les gens du village les aimaient bien tous les deux.Le dimanche,de nombreux fiancés montaient jusqu'au phare,et Basilio et Félix les accueillaient le mieux possible.Ils leur prêtaient les jumelles:

-Jette un coup d'oeil,voilà ta maison!

-Regarde,voici mon balcon!

...et ils leur montraient les cartes et les vieux journaux de bord où étaient consignés les naufrages du littoral,les tempêtes et l'histoire d'un bateau chinois que l'on avait retrouvé,intact et à la dérive,sans équipage.

-Mariez-vous et venez passer ici votre lune de miel...

Les filles se penchaient pour regarder l'à-pic formé par la tour et s'exclamaient:

-Jésus!

Elles éprouvaient le vertige des dimanches où l'on est amoureux et que le danger n'est pas vraiment réel.Les gars paraissaient étourdis.Ils considéraient Basilio comme une espèce de magicien qui protégeait le village et ses habitants.

-Grâce à vous,nous sommes tranquilles!

-S'il arrivait quelque chose,vous donneriez l'alarme!

C'était sûr! Si quelque chose était survenu,les gardiens de la tour auraient réveillé toute la contrée.C'est pourquoi ils étaient,père et fils,sérieux et toujours prêts à rendre service.

L'estime que les gens du village vouaient à Basilio et à Félix ne connaissait pratiquement pas de fluctuations. Les dockers les aimaient beaucoup,tout comme les ouvriers du petit chantier naval,les femmes qui réparaient des filets sur la plage,et les pêcheurs.Félix était la mascotte de ces derniers et ils avaient même baptisé "Félix",une barque blanche et noire.Aussi le curé,qui avait vainement essayé de faire de Félix un enfant de choeur,les aimait beaucoup.

-Laissez-le -avait dit Basilio-.Ce gosse n'est pas fait pour vos histoires de cierges!

Les aimaient encore,l'instituteur, qui avait appris à additionner à Félix -et surtout à multiplier!-,et le pharmacien -Félix avait l'habitude de se peser sur la balance de la pharmacie-,et les boutiquiers,et un fabricant de feux d'artifice qui,chaque année,à la fin de la Grande Kermesse,leur demandait comment ils avaient trouvé le dernier chapelet de fusées,vu du phare...Et les chiens errants les aimaient et,bien sûr les vieillards qui attendaient la mort, assis au soleil sur les bancs de la promenade.La tour du phare représentait pour les uns et les autres un point de repère,la sécurité.Sans son indispensable présence stimulante,le village se serait senti beaucoup plus désemparé.

Basilio et Félix étaient heureux à leur façon.Surtout le premier.Quand d'autres gardiens l'appelaient au téléphone et qu'il leur demandait:

-Comment cela va-t-il là-bas?

...il ne comprenait pas qu'ils pussent répondre d'une voix maussade:

-Comme d'habitude,beaucoup d'eau.

C'était vrai que l'eau paraissait généralement égale à elle-même,et que Félix et lui trouvaient que,vus de là-haut,tous les hommes se ressemblaient et que leurs occupations et leurs efforts avaient l'air quelque peu futiles. Mais qu'était-ce qu'une mouette? Qu'était-ce qu'une longue-vue? Pourquoi y avait-il des rats verts et pourquoi Félix continuait-il à grandir de jour en jour,d'une façon presque perceptible? Tout n'était pas,indubitablement,à portée de la main et ces gardiens de phare feraient bien de se regarder avec soin dans un miroir.L'exemple de Félix était digne d'être imité: lorsqu'il examinait quelque chose,il en tirait,par une réaction en chaîne,des conclusions excitantes.Le tempérament y était bien sûr pour quelque chose.

Parmi les gardiens,il y avait ceux que l'on retrouvait un matin pendus au fanal,ceux qui s'abrutissaient et qui ressemblaient toujours plus à un singe et ceux qui étaient presque heureux comme Basilio.

Quant à Félix,il était toute sensibilité.Il n'était jamais sorti du village et cela lui permettait,en fait,de donner corps d'une façon personnelle à ce qui était déjà créé,et de s'extasier non seulement devant les étoiles,mais aussi devant les décalcomanies que lui rapportait son père.En réalité,il n'avait jamais vu un train,ni un cheval de course,ni un champ de blé,ni une femme de moeurs légères.Plus de la moitié de son front était virginal.

-Je n'ai pas la sensation d'être un aviateur -disait-il à son père-,mais plutôt un artiste de cirque,un trapéziste.

Il éprouvait quelque peine à regarder à l'horizontale.Il ne savait pas ce que signifiait être heureux,si ce n'était observer le spectacle des mouettes ou tirer quatre fois au lieu de trois sur la cigarette de service. La mer était pour Félix la plaine inquiète,le tremplin,et elle recelait en son sein le rire et le doute,et un nombre infini de désirs.Il était d'ailleurs convaincu que la terre tuait,mais pas la mer.Il était certain que les noyés continuaient à vivre, qu'il existait des cités sous-marines équipées du nécessaire pour respirer et vivre dans le bien-être.

-Il n'y a pas de cimetières dans la mer.Le sel conserve tout.

Les guetteurs n'avaient pas de raison d'être,sous la mer,et personne ne songerait à y allumer des cierges pour demander telle ou telle faveur.

Le premier jour de l'an -Félix fêtait ses quatorze ans-,l'imprévu se produisit.Il avait passé avec son père une bonne partie de la nuit,de la "Nochevieja",la nuit de la Saint Sylvestre,à rire,à prendre plaisir à leur solitude.Basilio était descendu au village et avait décliné toute invitation, ne songeant qu'à Félix.Il avait rapporté au phare un calendrier,représentant une jolie femme,du vin,du cognac,du turrón et deux chapeaux en papier: un,pointu,pour lui,et un autre,arrondi,pour Félix.Les deux gardiens bavardèrent pendant un bon moment, question de tuer le temps jusqu'à minuit.Le premier coup de cloche retentit soudain à l'horloge de l'église.Ils l'avaient perçu si nettement,là au phare,que cela les avait presque effrayés.Ils mirent leur chapeau,portèrent un toast avec le verre de vin,s'étreignirent,s'embrassèrent et,à mesure que s'égrenaient les douze coups,ils eurent l'impression d'être de plus en plus proches l'un de l'autre.Ils dansèrent même autour de la rotonde,ayant bien soin de ne pas renverser les chaises ni la table,décochant des oeillades à la femme du calendrier,morte de froid dans son maillot de bain.Chez eux, l'année se termina dans une chaude atmosphère enjouée.Dehors,le firmament frissonnait et les barques échouées sur la plage se balançaient humblement.

A une heure précise,le père et le fils se mirent à jouer aux cartes, tout en mâchonnant des grains de café.Le poêle crépitait comme si l'on y avait fait rissoler une friture.Basilio gagna toutes les parties car Félix,les jours de fête, faisait semblant de ne pas avoir de chance.A deux heures,ils allèrent se coucher,chacun sur son grabat.Ce fut Félix qui fit l'inspection classique du phare,sur la plate-forme extérieure,et il ne remarqua rien d'anormal. Un rythme régulier,des coups de vent glacial,l'eau brasillant sous le faisceau de lumière."Brrr...!" Il rentra et se mit au lit.Peu de temps après,le père et le fils ronflaient, tandis que le poêle s'éteignait et que,dans le village,là en contrebas, les estaminets débordaient de serments d'amitié et de promesses de vie nouvelle,honnête et digne.

A six heures,Félix se réveilla en sursaut.Il avait rêvé que l'eau de mer était douce.Quelle bêtise! Cela aurait équivalu à de la subversion. Il se rendormit et rêva que l'eau de mer était rouge.Quelle absurdité! Le sang,le feu,étaient rouges.Il se

retrouva assis sur son lit,claquant des dents,tandis que son père dormait à poings fermés.Félix tendit l'oreille.La mer battait au pied de la tour;elle se lançait à l'assaut.Félix connaissait son courroux.Une lumière jaunâtre filtrait à travers les carreaux.Pourquoi jaunâtre? Il se couvrit de son cache-nez.Il lui semblait étrange que le vent ne soufflât pas.Pourquoi la lumière était-elle jaune alors que le ciel apparaissait violacé,comme il l'était souvent juste avant le lever du soleil?

Félix regarda le réveil.Il était sept heures.Il se recoucha et essaya de se rendormir,mais une rare inquiétude l'en empêcha.Et soudain,une bande de mouettes vint tambouriner du bec contre la grande fenêtre.Félix se tourna vers elles,les observa.Elles semblaient affolées,comme en quête d'un élément vital,qui leur aurait appartenu légitimement et qu'elles auraient perdu.Et comme elles criaillaient! Que se passait-il?

Soudain,d'un air décidé,Félix repoussa les couvertures et se leva.Des grains de café crissèrent sous ses pieds.Il enfonça son béret jusqu'aux oreilles et s'approcha des vitres recouvertes de givre.Les mouettes s'enfuirent en le voyant.Le fanal brûlait toujours.Félix se ménagea avec la main un petit coin ovale à la fenêtre et fit front à la mer.Un spectacle insolite s'offrit à ses yeux.S'il avait été oiseau au lieu d'être homme,il aurait crié lui aussi.En effet, le ciel était opalin,comme une crypte immense un jour de Vendredi Saint,couleur de sang coagulé.Et la mer était houleuse...mais pas tout à fait jusqu'à l'horizon qui,au contraire,paraissait figé,transi.D'une immobilité bienheureuse,à vous remplir d'épouvante,qui semblait provoquée par une force étrangère, et d'où s'échappaient un mur de vagues déferlant vers la côte comme si elles avaient fui une plaine pétrifiée,lointaine.Des vagues géantes qui venaient à la rencontre des yeux de Félix avec le même tremblement que les mouettes.Des vagues surmontées de cratères,vomissant de rage des torrents d'écume.Des dos aquatiques frappés par un harpon.Des Himalayas s'effondrant sous l'action d'une violence inusitée.

Une crainte superstitieuse s'empara de Félix.Machinalement,il s'enveloppa davantage dans son cache-nez et ouvrit une petite fenêtre située vers la droite.Et,à l'instant,une forte odeur,rappelant celle qui règne dans la chambre d'un mort,lui assaillit les narines.Il la referma immédiatement.Il regarda la boussole: elle s'affolait,ayant perdu le nord.Il frôla un objet métallique et cela le fit tressauter.Il n'osa pas éteindre le fanal.D'invisibles présences l'importunaient.Il resta cloué sur place, comme un enfant,incapable de comprendre la raison de tout cela.Félix n'avait pas peur des éclairs mais il redoutait les étincelles de la radio Il n'avait jamais vu un train.Le ciel prenait une teinte de plus en plus violacée,imprégnant l'eau et les falaises d'une grande mélancolie.Il lui semblait que tout s'était tu.Un silence sans profondeur s'établit comme si,ni les rochers,ni le temps,ni la mer n'existaient.Il se trouvait seul sur la rotonde,retenant son souffle.

Félix regarda son père.Cela lui faisait de la peine de le réveiller mais il le secoua.Basilio ouvrit les yeux,surpris.

-Que se passe-t-il?

Félix lui indiqua la grande fenêtre.

-La mer...

En un bond,Basilio fut hors du lit.

-Qu'est-il arrivé?

Ses yeux interrogeaient Félix et, ce faisant,il semblait vieillir.Félix se mit à pleurnicher et le gardien du phare se dirigea lentement vers la fenêtre et regarda par la lucarne pratiquée sur la vitre.Aussitôt,ses mains agrippèrent convulsivement le rebord de la fenêtre et il marmonna quelque chose qui pouvait être aussi bien un blasphème qu'une prière.

Basilio soupçonna immédiatement que le phénomène était transcendant et unique.Cela n'avait rien à voir avec l'approche d'un cyclone ou les caprices des courants sous-marins.Il vit nettement que la pétrification de la mer au loin n'était pas un effet d'optique,mais un fait réel.Il s'empara néanmoins de la longue-vue et

scruta avec attention.Il était évident que les vagues galopantes essayaient de fuir.Il était non moins évident qu'un grand nombre d'entre elles s'écroulaient brusquement,attaquées dans le dos,et venaient étendre la plaine inerte.Cet écrasement se produisait avec une rigueur presque géométrique, d'ouest en est,comme si une puissance occulte dirigeait systématiquement les opérations.En effet,Basilio,grâce à la longue-vue,repéra aussi deux navires qui,l'un puis l'autre,furent en très peu de temps rejoints par la minéralisation et s'immobilisèrent,puis se couchèrent sur le flanc comme s'ils eussent été sur la terre ferme,ce qui transforma ses soupçons en certitude.

Basilio abandonna la longue-vue et regarda Félix qui continuait à trembler,son béret sur la tête.La mer souffrait! Comment expliquer cela? Elle se raidissait,se desséchait.Et cette placidité lointaine,ne rappelait-elle pas celle de la mort? La mer pouvait-elle mourir comme les hommes,comme les années,comme les mouettes? Félix se souvint de sa mère morte.La minéralisation! Le silence!

-Père,la mer est en train de mourir...

Basilio regarda le gamin,d'un air menaçant,en fronçant les sourcils.Mais il se reprit soudain.Saint Dieu! Pourquoi pas? D'obscures réminiscences bibliques l'assaillirent.

-Ouvre la fenêtre et sens!

Basilio,ébranlé,regarda à nouveau son fils et obéit.Une forte odeur pestilentielle et froide lui cingla le visage.

-C'est vrai! -marmotta le gardien du phare-,la mer est en train de mourir!

Félix,voyant sa crainte confirmée, éclata en sanglots hystériques.

-Pourquoi,mais pourquoi?

Basilio regarda le ciel,puis la boussole et referma finalement la fenêtre dans un grincement douloureux.

Il se souvint alors que c'était lui le guetteur,et il réagit.

-Va au village et préviens-les.Je vais appeler les autres gardiens par téléphone.

Félix ne réussit pas à bouger.N'était-ce pas la fin du monde? Finalement, il se mit à courir et descendit comme un l'éclair l'escalier en colimaçon.

Une fois en bas,il franchit en quelques enjambées la passerelle de ciment qui séparait le phare des quais.Mais il ne s'y trouvait personne.C'était le premier jour de l'an.Des caisses empilées,des bidons, des wagonnets,une grue.Félix continua à courir jusqu'à ce qu'il atteignît le petit chantier et la plage.Il y trouva quelques hommes en train de fumer près des bateaux.Il ne savait que dire.

-La mer meurt! -bégaya-t-il- La mer est en train de mourir!

Et d'un air hébété,son béret à la main,il indiqua le phare où se trouvait son père et montra du doigt à une distance imprécise et la crypte céleste de couleur de Vendredi Saint.

Les hommes se regardèrent et sourirent.Qu'est-ce qui n'allait pas chez le petit Félix? Se serait-il enivré avec le vin et le turrón? Ou bien avec la femme du calendrier? Il était encore trop tôt pour qu'il aille se peser à la pharmacie...

-Qu'est-ce qui ne va pas,gamin?

-Je ne mens pas,je ne mens pas! Mon père l'a vue! La mer...!

Un pêcheur s'approcha tendrement de lui et essaya de poser la main sur son épaule.Mais Félix fit alors un bond en arrière et leva les bras au ciel tel un petit prophète.

-Montez au phare et vous verrez bien!

Félix huma très fort.

-Ne sentez-vous pas l'odeur de mort?

A ce moment,Basilio parut là-haut, sur la plate-forme du phare.Il avait déjà appelé deux gardiens et il s'apprêtait à transmettre la nouvelle en morse,d'une manière plus officielle.

Les hommes,qui fumaient près des bateaux,l'observaient,perplexes.Il y eut un moment de suspense.La silhouette de Basilio -l'irréprochable gardien- était fameuse.

-Attention,attention! De larges franges de mer sont en train de se pétrifier.La pétrification progresse, toujours d'ouest en est,et approche de la côte.Si les choses continuent à ce train,elle atteindra ce port

en milieu de matinée.

Les hommes en eurent le souffle coupé. Ils se regardèrent les uns les autres, puis regardèrent la mer. Aussi loin que leurs regards pouvaient porter, il n'y avait rien à voir. Cependant, l'expression de Félix restait la même et il gardait les bras en l'air, son béret à la main.

-Montons jusqu'au phare! -dit l'un d'eux. Les autres l'imitèrent et se mirent en route. Un autre déclara:

-Je me rends à la Coopérative des Pêcheurs pour les prévenir.

-Non, attends.

-Pourquoi?...Je vais les prévenir!

Un nouveau sanglot secoua Félix et, sans même se rendre compte de ce qu'il faisait, il se mit à courir en direction du village. Il avait l'intention d'alerter toute la population, mais quand il atteignit les premières rues et qu'il vit portes et fenêtres closes, il ne put ouvrir la bouche. Il songea à l'église et y alla. La porte était ouverte. Il trouva le curé.

-La mer meurt! Il faut sonner le tocsin!

Le curé essaya en vain de retenir le garçon. Félix se rendit directement au pied du clocher et, se saisissant de la corde, il tira dessus de toutes ses forces. Les cloches se mirent à carillonner sur un rythme inconnu. Ce n'était ni celui d'un incendie, ni celui d'un baptême, ni celui de la résurrection! C'était une sonnerie lugubre mais inédite. Le curé essayait d'arrêter Félix, mais, à chaque saccade, le garçon était emporté à une hauteur formidable.

-Je ne mens pas! Je ne mens pas! Allez voir!

Les cloches opérèrent le miracle. On avait d'ailleurs reçu la nouvelle, également à la petite centrale téléphonique. Des visages endormis, des têtes ébouriffées apparurent aux fenêtres.

-Qu'est-il arrivé? Que se passe-t-il?

Les hommes boutonnaient gauchement leur pantalon en descendant les escaliers à toute allure ou en gagnant le pas de leur porte. Des chiens et des chats, guidés par leur seul instinct, se rendaient à la plage.

-Basilio a communiqué je ne sais quoi! La mer serait en train de se transformer en pierre!

-C'est ridicule!

-Il doit être ivre!

L'arrivée des habitants sur la plage coïncida avec le retour des pêcheurs qui étaient montés au phare. Ils confirmèrent l'événement. Ils l'avaient vu de leurs propres yeux. On n'avait déjà plus besoin de longue-vue. La mort progressait à une telle vitesse! C'était un cataclysme contre lequel on ne pouvait rien, "transcendental et unique".

-Les vagues éclosent et retombent mortes.

-Comme des crevasses béantes.

-L'eau jaunit.

-Que va-t-il advenir de nous?

Basilio, fidèle à son poste, continuait de commenter l'évolution à l'intention des autorités, déjà présentes. A huit heures, tout le village était rassemblé près du brise-lames. Quelques femmes portaient une mantille noire sur la tête. Seul le fossoyeur avait refusé de quitter son cimetière.

-Balivernes! Ils doivent être ivres!

Le phénomène était déjà si parfaitement visible du brise-lames que la population, regroupée, par familles, commença bientôt à refluer en grand désordre vers la plage, chaque main recherchant le contact rassurant d'une autre main. Beaucoup grimpèrent sur le petit monticule du chantier naval et quelques solitaires s'éparpillèrent sur les falaises qui fermaient la baie à droite. On entendit quelques sanglots; mais on percevait mieux encore ce silence qui avait tant ébranlé Félix. Que fallait-il faire? Les cloches ne carillonnaient plus et Félix courait maintenant rejoindre son père au phare.

Ce fut à neuf heures précises que Basilio communiqua:

-La mort touche au môle.

Et c'était vrai. Et c'était aussi la première fois que Basilio employait officiellement ce terme. L'eau frémit et s'immobilisa au pied du phare. Le soleil monta dans le ciel, mais lui aussi avait la couleur du Golgotha. Il sévissait dans l'air des relents de végétaux en putréfaction. Quelques poissons sautaient, comme à la recherche d'un refuge. Comment? Où?

L'eau cessa de clapoter dans les docks.Elle se retira;son niveau sembla monter et les barcasses amarrées dans un coin -dont la blanche et noire baptisée "Félix"- s'inclinèrent et tombèrent sur le flanc,comme des jouets.La baie tout entière commençait à jaunir.Ce n'était pas en pierre que l'eau se transformait mais en marbre.Lustré,poli,luisant.Le vivier à mollusques resta prisonnier et parut rapetisser.A leur tour,les bouées s'immobilisèrent.

En fait,la mort progressait lentement,mais la vitesse semblait vertigineuse aux habitants.A dix heures, tout le monde attendait le râle d'agonie,le dernier soupir.Cela se produisit à dix heures et demies.Tous en furent témoins.Une vague agonisante, qui ressemblait à un cri,s'épanouit d'un bout à l'autre de la baie.Elle s'écroula et se déploya sur le sable où elle se raidit,comme un lézard hypnotisé.La lèvre d'écume se transforma en une bordure de calcaire,solide, tranchante.

La population redoutait que ce phénomène ne fût suivi par d'autres sur terre et dans les cieux,et les gens qui entouraient le curé se signèrent. La fuite massive des mouettes vers les montagnes sembla justifier leurs craintes.Ils se rendirent cependant très vite compte qu'il leur serait plus pénible de supporter leurs propres pensées.En fait,chacun était blessé dans son intelligence et chaque blessure était différente.Le village perdait la vie avec la mer et,chaque homme et chaque femme ressentait d'une autre manière cette amputation.Les pêcheurs se remémoraient les milliers de nuits en haute mer,qui n'auraient plus lieu,et ils songeaient à la fin pathétique et absurde de leur négoce et de leurs moyens de subsistance.Les femmes,qui réparaient les filets, étaient effondrées.Le responsable du Sauvetage des Naufragés pleurnichait sur l'ironie de son inutilité.Les vieillards,que l'on avait laissés en route,arrivaient et s'informaient auprès des uns et des autres de ce qui se passait.Le médecin prit,une fois pour toutes,conscience de ses limites. Les amoureux,qui avaient trouvé dans la contemplation de la mer une intarissable matrice de rêves et de mots extraordinaires,souffraient d'une solitude indicible et se prenaient à douter.La mort aspergeait les têtes,les baptisait de l'une ou l'autre manière.L'artificier,un homme très matinal,tenait à la main, comme s'il s'était agi d'un cierge, un pétard à moitié terminé.Les pêcheurs à la ligne se mordaient les ongles comme s'ils avaient été des hameçons.Les enfants s'approchaient de la mer morte comme s'ils avaient voulu la toucher! Les seuls êtres vivants qui étaient satisfaits,devaient être le fossoyeur et les vers, peut-être.Le fossoyeur était en effet un cruciverbiste acharné et il se demandait comment il pourrait bien s'y prendre pour enterrer la mer.Il se mettait lui-même au défi:
-Je voudrais bien t'y voir!

Quant aux vers,au fond des barques,ils affichaient une grande impatience et une joie débordante.

La confusion céda le pas à la pitié.Les gens comprirent que la mort de la mer en entraînait des myriades d'autres et ils en éprouvèrent de la pitié.De la pitié pour les bancs de corail,de nacre,d'escargots de mer. De la pitié pour les poissons,les grands comme les petits.Fossilisés, sans plus! De la pitié pour les bateaux,les transatlantiques et,surtout,les sous-marins.Qu'allaient faire les équipages de ces navires? Ah! les messages de capitaines surpris en plein océan! Les îles avaient dû cesser d'en être.Les cités sous-marines que Félix rêvait,équipées de tout le nécessaire pour respirer et vivre dans le confort,devaient être mortes.Et aussi les câbles téléphoniques,et les mines de sonde et les mines de profondeur.Tout cela devait être mort.Chaque goutte était devenue un cadavre,chaque tourbillon un adieu;la mer,le plus grand cimetière que l'on eût jamais connu.La foule se prit à découvrir partout d'étranges symboles;une brèche s'ouvrit pour le cheminement de sa pensée.Les filets commençèrent à ressembler à des

linceuls;les barques à des cercueils;la tour du phare à un flambeau digne de la grandeur de la mer.Et que deviendraient les cours d'eau en débouchant dans la mer solide? Et que s'était-il passé dans les mers lointaines,dans les mers chaudes,dans les mers glacées? Les hommes regardaient la baie;la mer était bien morte.Elle semblait même rétrécir et on avait l'impression que du gaz n'allait pas tarder à s'échapper de quelque crevasse.Un photographe avait installé son trépied et prenait des vues.Les chats au contraire,s'éloignaient et,soudain, une vieille femme arriva en courant,avec, dans les bras,une couronne de fleurs des champs entourée d'un ruban violet,portant une inscription que personne n'eut le temps de lire,avant qu'elle ne la jetât à la mer.

A un moment donné,la douleur et la compassion de tous les habitants se reportèrent sur les silhouettes de Basilio et de Félix qui s'étaient finalement décidés à abandonner le phare et à rejoindre les gens du village sur la plage.

-Oui -murmura quelqu'un-,les voilà!

Et de nombreuses paires d'yeux se tournèrent et virent les deux gardiens du phare traverser lentement la passerelle de ciment,qui séparait et unissait le phare et les docks,les atteindre et continuer leur progression.A distance,l'un et l'autre paraissaient plus vieux qu'ils n'étaient en réalité;leurs cache-nez dansaient dans le vent.L'attente était déchirante,car nul n'ignorait que ce père et ce fils,heureux à leur façon,avec leur réchaud à alcool et leur passe-temps consistant à projeter des ombres chinoises sur le mur,étaient les principaux orphelins,les victimes les plus notoires de la mort de la mer.Basilio,sans le phare,sans la longue-vue,sans le carnet de bord où il consignait les naufrages! Il ne se ferait jamais à une nouvelle existence! Et Félix...! Sans la mer,il n'avait plus de raison de vivre.En sonnant les cloches,il avait sonné son propre glas.Le garçon s'était fait tatouer deux avirons sur la poitrine et lorsqu'il se rendait sur la tombe de sa mère,il lui disait:

-Je t'aime comme la mer...

Le curé vint à la rencontre des deux gardiens,mais Basilio ne lui prêta pas attention.On aurait dit,d'une part, que rien ne lui importait et,d'autre part,on avait l'impression qu'il avait pris une décision.Le curé s'écarta de son chemin.A vrai dire,tout le monde leur faisait place nette,tandis que les êtres solitaires,postés au loin sur les rochers,se demandaient:

-Comment va-t-on s'y prendre pour faire un moulage de la mer défunte?

Basilio et Félix parvinrent au milieu de la plage et s'arrêtèrent près du bord,s'approchant du rivage. On aurait dit que,comme les enfants, ils voulaient toucher de la main ce qui avait été de l'eau.Mais non,ce n'était pas cela! Ils caressaient l'idée que Félix avait eue dans son désir ardent de sauver ce qui ne pouvait plus l'être: la possibilité que **non** toutes les mers de la terre fussent mortes,que,quelque part très loin,un coin de mer eût échappé à la pétrification.Au nord,peut-être, près de ces côtes dont on dit que tout y est dur et solide;une mer chaude peut-être.Les autres gardiens de phare du littoral avaient confirmé par téléphone:

-Ici aussi,elle est morte.

Mais,et l'Arctique? Ne survivrait-il pas encore sous la glace,entre les icebergs? Et les mers du Sud? Et la Mer Morte?

Félix avait emporté avec lui la boussole et il tremblait autant qu'elle.Basilio avait enfilé de grosses bottes,qui attirèrent l'attention.Que comptaient-ils faire? Père et fils regardèrent finalement autour d'eux.Ils virent l'instituteur,le maire,le photographe qui les prenait en photo,la vieille femme qui avait jeté à la mer la couronne champêtre. Ils virent tous leurs amis,ceux du village et ceux de leurs rêves,et les arbres de la promenade et les filets et les mâts des barques.Leur regard se faisait trouble.Il leur réaffirma qu'ils aimaient les leurs ainsi que la terre,mais aussi que,pas plus les leurs que la terre,ne suffiraient à motiver leur existence...

Ainsi donc,au moment où l'on s'y attendait le moins,ils consultèrent

la boussole et se regardèrent droit dans les yeux.Sans avoir besoin de prononcer la moindre syllabe,ils prirent d'un commun accord la décision définitive.Se tournant vers leurs concitoyens,ils leur dirent:

-Bonne chance...-d'une voix que tous ne perçurent pas;mais ces paroles circulèrent de bouche à oreille jusqu'à l'homme au pétard inachevé,le dernier de la rangée,qui,pour la première fois de sa vie,fondit en larmes.

Quelques secondes plus tard,Basilio et Félix,le premier ayant passé son bras droit autour du cou de son fils,posaient le pied sur la surface dure de ce qui avait été la mer.La frange calcaire -la lèvre d'écume- les obligea à lever légèrement le pied;puis tout fut uni et facile comme dans un salon royal.On entendit une voix:

-Revenez! Revenez! Vous êtes fous!

Puis d'autres:

-Revenez! Revenez!

Rien n'y fit.Le père et le fils continuaient à progresser d'un pas toujours plus assuré et personne,pas même les chiens,n'osa courir après eux pour les conjurer de revenir.

Un silence total s'établit dans la baie.Basilio et Félix s'éloignaient, s'enivraient de leur quête et de leur propre sort.La boussole fonctionnait de nouveau.Ils allaient bientôt arriver à hauteur du phare,moment où ils se mettraient peut-être,eux aussi,à pleurer.Il était cependant visible que l'espoir les gagnait.Oh oui! Ils étaient maîtres de tout sauf de leur imagination.Un coin de mer avait certainement été épargné,il y avait encore quelque part un coin de mer vivante,d'eau salée,douce au coeur,avec du poisson vivant lui aussi,comme les craintes de l'homme.Ah! que n'auraient-ils donné pour cela,pour ce coin de mer vivante!

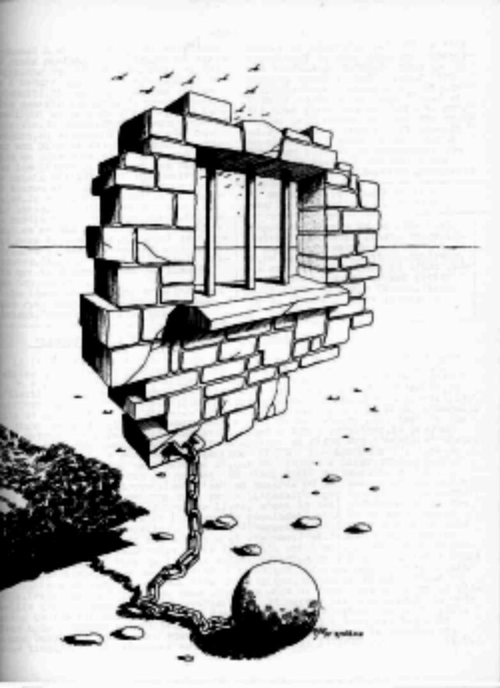
Leur coeur avait vu juste.Tous les habitants,assemblés en demi-cercle sur la plage,l'apprirent grâce aux guetteurs munis de jumelles.Le coin de mer vivante existait bien et provoqua la mort instantanée de Basilio et de Félix.Il se trouvait un peu au-delà du brise-lames,en haute mer,près d'un récif baptisé "le serpent".Il y avait un trou de forme circulaire,suffisamment grand pour engloutir deux corps. Basilio et Félix n'avaient pas prévu cette aspiration brutale.Ils n'eurent pas le temps de s'arrêter.Leurs pieds s'enfoncèrent dans l'eau et,le père et le fils disparurent.Leurs silhouettes minuscules s'évanouirent tandis que les gens gémissaient sur la plage et que le soleil,déchirant le voile violacé,s'élevait très haut dans le ciel,sanglant et éternel.

---



---









Juan Tebar est âgé de trente-deux ans.Comme tous les auteurs espagnols,il a été un "touche-à-tout" et par conséquent un homme-orchestre.Il figure assez régulièrement dans les anthologies espagnoles de SF.Il a cependant une prédilection relativement marquée pour le fantastique à tendance humoristique. La nouvelle présentée ici en est un échantillon original,car il renouvelle un thème.Ses nouvelles parurent aussi dans les colonnes de "Drácula",la fort intéressante revue de bandes dessinées espagnoles,à partir de laquelle Casterman composa sa série d'albums "histoires fantastiques".

## LA PLAGE AU CLAIR DE LUNE.

La fillette était blonde et sa robe mauve,garnie de volants et de dentelles.Elle avait les yeux bleus et la bouche petite et exquise.Elle portait dans les cheveux un bandeau de la même couleur que la robe et avait laissé le grand cerceau vert sur un rocher.Elle suçait un caramel -elle emportait toujours des caramels en poche- et fredonnait une chanson tendre.Le soleil se diluait là-bas au loin et avait presque disparu,maculant l'horizon comme une sauce qui aurait débordé de sa casserole.

La fillette avait six ans et ses parents se prénommaient Ricardo et Leonor;sa tante s'appelait Paz et sa nounou,Concha.Elle ne les avait plus revus de toute la journée depuis le déjeuner.

Leonor s'assit dans les rochers et continua à sucer le caramel.Le coucher de soleil était magnifique.La conjonction de la mer et du ciel rougeoyait de plus en plus et la surface de l'eau étincelait comme un trésor.La marée, très faible,quasi nulle,chatouillait la plage.Et d'un lieu indéterminé sourdait un concert de flûtes enchantées.Cela rappelait le merveilleux pays d'Oz.

Leonor s'était échappée le matin-même.Marchant sans trêve,sautillant sans relâche,se promenant le long des rives,traversant ensuite les bois,gambadant plus tard sur de petits chemins, descendant vers les plages,s'insinuant entre les roches,allant de l'une à l'autre,se déchaussant pour franchir les petites flaques d'eau de mer,elle finit par arriver à cette plage circulaire,au coucher du soleil.Face à la grande mer.Toujours avec son cerceau, roulant devant elle,même aux endroits les plus escarpés.

Leonor n'éprouvait pas encore de peine à l'idée de s'être perdue et ses pieds faisaient maintenant trempette.Les douces filles de six ans sont de grandes insouciantes.Le papa de Leonor -don Ricardo- était un noble avec une longue barbe.Tous les matins,il se rendait invariablement à la Bourse.Actuellement,en été,don Ricardo dormait beaucoup et,à la dernière heure de la matinée,il lisait le journal dans le jardin.L'après-midi,il emmenait maman faire un tour en voiture.

Doña Leonor était une bonne dame qui réalisait de gros gâteaux dorés et jouait du piano dans le salon.Elle était très mignonne et avait coutume de prendre,dans une chambre rose,un bain avec beaucoup de mousse. Après le repas,maman invitait doña Luisa et Marguerite ainsi que les cousines de Biarritz à prendre le café.

Tante Paz était horrible.Elle se vêtait de noir et portait une cordelière de religieuse -consécutivement à un voeu-et un grand crucifix,tout comme des lunettes et un chignon.Elle sirotait de la camomille dans une petite tasse et s'asseyait dans un fauteuil d'osier près des grands pots de géranium.Tante Paz punissait souvent Leonor en la pinçant avec brutalité.La fillette avait fouiné à plusieurs reprises dans sa chambre, où elle conservait des revues avec des hommes en costume de bain et de nombreuses cartes postales,en couleur avec des broderies,datant de sa jeunesse et dont elle faisait collection.

Concha,la nurse,était bête.Leonor ne l'aimait pas du tout et était contente d'être seule,là sur cette plage inconnue,sans Concha,sans tante

Paz et sans personne, car c'était ici la plage aux mâts de couleur cloués sur la vergue qu'elle avait si souvent vue de la voiture. Il y avait beaucoup de mâts: des rouges, des bleus, des verts, des blancs, des noirs, tous fichés dans le sol, les uns penchés et les autres droits, formant comme une forêt.

La fillette, fredonnant toujours sa douce chanson, s'arrêta pour regarder la forme vague qui se trouvait à quelques mètres du rocher. Elle poussa le cerceau jusque là, jusqu'à cette forme qui était un mort. La fillette s'approcha.

De hautes bottines blanches et noires, un pantalon à raies, le gilet bien fermé, le col dur et la longue cravate en soie, c'était un monsieur pâle et souriant, mort sur le sable. Pour elle seule. Pour qu'elle puisse jouer seule et personne d'autre. Comme Leonor se réjouit que ni la bête bonne d'enfants, ni tante Paz, avec ses yeux vigilants, ni personne n'était présent. Le monsieur mort était pour elle.

Et Leonor s'assit sur la plage entre deux grands mâts -vert et noir- et commença à toucher le mort.

Il était froid. Leonor savait que les morts étaient froids. Elle savait beaucoup de choses et plus que n'en savent habituellement les fillettes de son âge.

Elle ne le raconterait qu'à Juan. Il était son unique ami, un garçon de dix ans qui lisait des livres, même des livres pour les grands. Juan était un garçon pâle et très nerveux qui vivait avec sa mère dans une maison grise, qui apparaissait fort triste à Leonor. Juan collectionnait les vers à soie ainsi que beaucoup d'oiseaux rares. Il conservait les bombyx dans des boîtes en carton blanches, et les oiseaux dans des cages à perdrix. Chaque fois que Leonor lui rendait visite, il les lui montrait et il ouvrait parfois le bec des oiseaux avec les mains et il leur remplissait le jabot de vers. Cela plaisait aux oiseaux, mais ils tombaient parfois malades, fermaient les yeux et mouraient.

Le mort était couché comme s'il se reposait. Il avait un air de satisfaction qui rappelait à Leonor son père quand il faisait la sieste. Il n'était pas un beau monsieur. Il était très pâle et très mince. Il avait de grandes cernes bleues et des lèvres épaisses et colorées, comme les masques de carnaval.

Leonor repoussa du pied le mort et il vacilla un peu sur le sable. Elle le poussa encore du pied et le mort vacilla davantage. Elle lui décocha alors un violent coup de pied et il sembla que le mort l'avait ressenti.

Dans une de ses poches, Leonor avait les caramels, et dans l'autre, une grande quantité de choses: une pelote à épingles, une tortue de plomb, un petit sac rouge contenant des billes de verre, une touffe de cheveux de sa mère soigneusement enveloppée dans du papier de cellophane, des petits oiseaux dorés, une estampe arrachée de la "Divine Comédie" de la bibliothèque de papa, une fiole d'un médicament jaune qu'elle avait pris un jour dans la chambre de Juan, une pièce de puzzle -c'était un soleil et les oreilles incomplètes d'un lapin-, ...et beaucoup d'autres choses.

Elle tira une épingle de la pelote et piqua le monsieur à une main. Il n'en coula pas de sang et Leonor, enthousiasmée, l'enfonça jusqu'à la tête. Elle la retira ensuite. Elle pratiqua la même opération à l'autre main et jeta enfin l'aiguille à la mer.

Le monsieur paraissait réellement endormi. Leonor crut même remarquer que son sourire s'accentuait.

Avec les ciseaux dorés, la tendre fillette joua à lui couper les cheveux. Il avait une mèche sur le front qu'elle entreprit de tailler avec soin. Elle tailla sans relâche, prenant un soin extrême à la laisser égale, mais cela l'ennuya et la mèche finit en piteux état.

Avant de ranger les ciseaux, elle voulut avec eux tenter sa chance dans les cils du monsieur. Elle coupa à ras les cils et, par la même occasion, de minuscules lunes de paupière qu'elle rangea dans ses poches avec les ciseaux.

Elle lui saisit ensuite la tête à deux mains et la leva jusqu'à hauteur de ses yeux.

Ce monsieur la regardait-il? Un orifice, celui de la lune de paupière, se marquait maintenant à l'un des yeux clos; bien qu'il fût fort petit, l'oeil était là, transperçant Leonor d'un regard curieux.

-Comment t'appelles-tu? -demanda la fillette.

Mais le mort ne répondit pas. Et Leonor laissa retomber violemment la tête qui rebondit sur la plage.

Leonor entreprit de passer en revue les prénoms possibles du mort:

-Juan...non, Francisco, Moïse...Ernesto, Richard, Miguel...Rubén...-et, à chaque nom qu'elle égrenait à voix haute, elle le pinçait fortement en tordant les doigts, la façon qui procurait tant de satisfactions à tante Paz.

Lors du pincement numéro vingt et des poussières, la fillette pouvait remarquer que le mort se remuait déjà de façon inquiète.

Le soleil disparaissait à pas de géants. Un dixième de seconde plus tard, il n'était déjà plus là. L'obscurité accéléra terriblement la scène.

Leonor, qui savait beaucoup plus de choses que les fillettes de son âge, remarqua qu'elle s'était perdue. Et cela n'était guère rassurant.

Avec les ténèbres, les premières étoiles commencèrent à poindre et le mort jaunit davantage.

Leonor se rendit compte qu'un cadavre n'était pas de bonne compagnie et qu'elle ne s'était pas comportée tout à fait comme il aurait fallait avec lui.

Le mort semblait absorbé par la garde interminable de tous ces mâts rivés dans le sable.

La plage était épouvantablement déserte. Et la mer mugissait. Leonor mouilla sa robe à l'écume d'une vague.

Et il devait être impossible de calculer combien de minutes s'écoulèrent jusqu'au moment où la lune émergea, sphérique, pleine, livide.

Ce n'était déjà plus le merveilleux pays d'Oz, mais bien un cimetière au bord de la mer. Un caveau funéraire, un logis de morts glacial, défendu par une interminable forêt de mille lances.

Le mort se mit debout. Et il entrouvrit les lèvres. Et deux longs crocs affilés, sanglants, avides, étincelèrent comme des alfanges à la lumière de la lune.

Leonor cria, car la peur a toujours prise sur les douces et ravissantes fillettes, même quand elles sont forgées de la même trempe que Leonor. Et elle cria fortement, avec une peur authentique, car elle comprit parfaitement que ce monsieur n'avait jamais réellement été mort. Elle sut sans aucun doute que celui avec qui elle avait joué était un vampire. Et la morbosité et la perversion de Leonor n'allaient pas jusqu'à lui faire aimer les vampires.

D'autant moins sur une plage sans âme qui vécût, à la lumière d'une lune si cruelle, à minuit et à elle ne savait combien de kilomètres de la présence de ses parents, de sa tante Paz et de sa nounou Concha.

-Comment t'appelles-tu? -demanda le vampire.

Mais la fillette ne répondit pas. Le vampire l'empoigna alors par la tête et la projeta violemment en arrière; la tête cogna par terre.

Le vampire repoussa la fillette du pied, à plusieurs reprises et il lui décocha ensuite un brutal coup de pied qui fit affluer le sang à la bouche de Leonor.

Quand le vampire vit sourdre le sang à la commissure des lèvres et s'échapper en ruisselet le long du menton de la fillette, il se jeta sur elle avec un grand éclat de rire.

La fillette avait ressorti ses petits ciseaux dorés et les planta dans la poitrine du vampire; elle réussit à se dégager et se mit à courir sur la plage.

Le vampire s'était remis debout. Il arborait les ciseaux fichés jusqu'à la garde dans sa poitrine. Il ne fit pas un geste de douleur, pas un seul, et lança un cri de guerre à vous donner le frisson, un cri d'oiseau de proie, une clameur stridente, déchirante. Il ressemblait au roi de la nuit, au roi de la plage, au roi de la mer, au roi de la lune. Et, en une fraction de seconde, il se métamorphosa en une

chauve-souris qui, sans trêve, harcelait de son vol en piqué la fillette à la robe et au ruban mauves, aux volants et aux dentelles, lancée dans la plus folle des courses entre les innombrables pieux de couleur.

Leonor se livra à un slalom entre les pieux bleus, rouges, noirs, verts, jaunes, gris, blancs, safrans, turquoises, entre d'innombrables pieux aux couleurs indéfinissables, longs et pointus comme des piques. Et elle arracha un pieu vert et le lança en l'air sur le vampire, et elle lui lança un pieu jaune, et un turquoise, et un noir, et un à la couleur indéfinie, et tous les pieux qu'elle rencontrait sur sa route, pratiquement sans viser, avec l'espoir de le clouer sur la lune, de le transpercer, de lui perforer le coeur -car elle savait que c'était l'unique manière d'échapper à un vampire.

La fillette jeta finalement un coup d'oeil derrière elle. Et, à la place de chaque pieu qu'elle avait cueilli, un vampire avait surgi. En effet sous chaque pieu de couleur un vampire reposait de son sommeil éternel. Et la fillette comprit que ce coin du monde était un cimetière de vampires, et qu'elle avait libéré ces monstres, par centaines, par milliers... Chaque pieu planté dans le sable, fiché dans le coeur d'un vampire, le maintenait hors d'état de nuire.

Les chauve-souris étaient déjà si nombreuses qu'elles volaient en cercle... Leonor tomba sur le sol et ferma les yeux. Elle sentit le nuage visqueux sur sa peau, puis les lèvres sur son cou, les dents dans sa gorge. Et elle cria, cria, cria, sans que personne ne l'entende, sauf tous les vampires, excités par sa perversité.

Toutes les chauve-souris -quelqu'un aurait pu les voir, s'il avait été suspendu à la lune- se métamorphosèrent en milliers de rois nocturnes, vêtus avec l'élégance parfaite de grands seigneurs.

Ils commencèrent la folle, la sublime, la réjouissante orgie par un jeu, projetant la fillette en l'air, après chaque bouchée...

---



---



---

SIGNALE - SIGNALE - SIGNALE - SIGNALE - SIGNALE - SIGNALE - SIGNALE - SIGNALE - SIG

SUISSE: -"FUTUR ANTERIEUR" N°3 (septembre 1975), C/o Jean-François Thomas - Chemin de la Vuachère, 32 - 1012. PULLY. Abonnement: 11 FS.

ITALIE: -"ASTRALIA" N°4 (septembre 1975), C/o Gian-Filippo Pizzo - Corso Calatafimi, 207 - 90.129. PALERMO. Le numéro: 500 lires.

ESPAGNE: -"ZIKKURATH" N°4 (spécial "Dangerous visions"), C/o Fernando P. Fuenteamor - C/. Isidro Fernander, 6 - Madrid 34.

-"GABRIEL", le fameux roman de Domingo Santos (publié chez Denoël/Présence du Futur, N° 108) enfin réédité en espagnol! Collection "INFINITUM-CIENCIA FICCION", C/o Producciones Editoriales - Avenida José Antonio, 810; desp. - Barcelona 13.200 PESETAS.

-"ANTOLOGIA DE LA CIENCIA FICCION EN LENGUA CASTELLANA" (José Luis Martinez Montalbàn), 2 tomes, C/o Castellote - Hnos. Miralles, 32 - Madrid (tomes de 424 et 394 pp. à respectivement 225 et 210 Ptas.)

ARGENTINE: -"Primera Antologia de la Ciencia-Ficciòn latinoamericana", C/o Rodolfo Alonso Editor - Florida 671 - Buenos Aires (aussi via la librairie "MISTRAL", 73 FB).

Juan-José Plans est né à Gijón, en 1943. Entre autres, rédacteur en chef occasionnel de "La Estafeta Literaria", il collectionne les prix nationaux: radio, journalisme, littérature... Il compte, dans le domaine de la SF et du fantastique, de nombreux recueils ("las langostas", "crónicas fantásticas", "el cadáver") et romans ("la gran coronación", "paraiso final", "el gran ritual"), pour un auteur espagnol, compte tenu des difficultés que rencontrent ces écrivains... Il est le membre le plus prestigieux de l'actuelle école asturienne du fantastique qu'avait préfigurée le célèbre Leopoldo Alas "Clarin" (1852 - 1901).

---

## LES SAUTERELLES.

Fatigué de sourire aux sirènes qui se penchaient sur les vagues, je me consacrai à balayer le sable. Et je découvris alors une cruche d'argile remplie d'ossements. Poussé par la curiosité, je les assemblai pour reconstituer finalement un squelette humain.

Lorsque je quittai la plage, les sirènes arrivèrent avec l'écume et recueillirent amoureusement le squelette.

Le cheval galopait avec des ailes à travers le bois. Mais il se pétrifia en constatant qu'un corps froid s'était assis sur sa croupe et s'y maintenait en se retenant à ma ceinture.

Je me retournai et vis le squelette. qui sentait les algues. J'ordonnai au cheval de continuer et l'animal se remit à galoper.

Quand je parvins à la chaumière, le squelette n'était plus en croupe. Et lorsque, pour boire, je m'approchai du puits, je me trouvai nez-à-nez avec la cruche. d'argile. Une eau fraîche avait remplacé la grappe d'ossements à l'intérieur.

J'en vidai le contenu et mon corps parut soulagé.

J'entendis une trompette et une étoile se détacha du firmament. Ses formes blanches, de femme nue, tombèrent dans le puits. Et il commença à en sourdre une fumée noire, qui se dissipa dès que les sauterelles s'abattirent tout autour du puits. Elles arrivaient par millions et je m'enfermai dans la chaumière.

Je regardai par la fenêtre les sauterelles qui me regardaient. Les faces des insectes étaient semblables à celles des hommes et les cheveux, d'or, à ceux des femmes.

Les "locustes" portaient des couronnes sur leurs têtes, les "schistocerques" avaient des queues comme celles des scorpions, et les " stauronotus" des plastrons de fer.

Comme la neige couvre peu à peu les champs, les bois et les montagnes, de même les sauterelles obscurcissaient le paysage. Et la cabane en fut convertie en un oeuf dont, à tout moment, on pourrait briser la coquille.

Le squelette, qui se réchauffait au foyer de la cheminée, s'approcha de moi. Et ce fut comme s'il entrait en moi, parce qu'il disparut et j'eus l'impression que mon corps recouvrait plus de vigueur.

Je sortis alors et le cheval galopa longtemps. Jusqu'à ce que le jour se fît à nouveau autour de nous.

Le soleil enlaça nos silhouettes fatiguées.

La ville, blanche et fulgurante comme un miroir, était déserte. Je perçus des gémissements dans une habitation et j'y pénétrai. Un homme était dévoré par les sauterelles, qui s'étaient habilement rendu maître de la ville, comme je pus le vérifier en très peu de temps.

Et je m'éloignai de ce lieu.

Quatre cavaliers progressaient sur le sentier. Ils s'arrêtèrent devant moi. Celui qui montait un cheval blanc portait un arc, celui qui montait un cheval roux portait une épée, celui qui montait un cheval noir portait une balance et celui qui montait un cheval bai portait du feu.

Ils me demandèrent si je comptais poursuivre mon chemin et je leur répondis que oui. Ils débattirent quelque chose entre eux, tandis que les animaux hennissaient de fureur.

Les quatre cavaliers touchèrent mon corps: au front, à la poitrine, au

ventre,aux mains.

Et ils s'en allèrent,me laissant déconcerté.

Mais ce qui me surprit le plus,ce fut de voir comment le sentier et le bois disparaissaient derrière eux.De sorte que je demeurai dans une immense plaine,semblable à un grand désert.

J'enfonçai les éperons et le cheval galopa vers cette ligne parallèle au ciel,que je supposais être l'horizon.

Plus nous progressions,plus cette ligne horizontale s'éloignait.

La nuit tomba et,épuisés,nous laissâmes au sommeil le soin de caresser nos pensées.

Quand je m'éveillai,un homme se trouvait devant nous.Il était,des pieds à la tête,couvert de grands manteaux.On ne distinguait qu'un petit orifice à hauteur des yeux.Mais,à l'intérieur,semblaient régner les ténèbres.

Lui aussi me demanda si je comptais poursuivre mon chemin et je lui répondis que oui.Alors,de cet orifice commencèrent à sortir des "stauronotus" qui luttèrent avec moi jusqu'à ce que je pus leur transpercer à toutes le plastron de fer.En cet endroit demeura seulement un tas de manteaux.

Un ruisseau de sueur serpentait sur nous.La mienne dégoulinait pour se confondre avec celle du cheval.Et elles glissaient sur le sable sans mer,sans sirènes.

Quand je pus traverser la ligne horizontale et atteindre une autre ville, un groupe d'hommes m'interrogea:

-As-tu vu passer quatre cavaliers?

Je leur répondis que oui et leur indiquai d'où je venais.Et le groupe d'hommes s'en alla en criant de joie et en appelant ses femmes et ses enfants.

Un des hommes me convia à prendre des dattes et m'expliqua que nous étions à l'abri parce que les vents avaient emporté la plage vers d'autres lieux.

Le lendemain,je me joignis à une caravane de marchands.

Dans un des sacs,je me trouvai,pour la troisième fois,nez-à-nez avec la cruche d'argile.L'eau,qui avait succédé aux os,avait été remplacée par les "locustes",les "schistocerques" et les "stauronotus".Et toutes me souriaient.

Je regardai en arrière et la ville n'était plus là.Une nouvelle fois, la ligne horizontale,qui semblait être l'horizon,s'égarait sous le ciel.

Et j'eus peur de moi-même.

Mais je sortis ma dague et m'approchai d'un chamelier.Sa tête roula et les insectes me suivirent réjouis.

---

Luis Cantero est né en 1943,à Grenade.Il réside habituellement à Barcelone, mais il ne **dédaigne** pas occasionnellement Paris ou Charleroi.Pour un jeune auteur,il possede un actif appréciable: "las cloacas" (1969),"Karinka","narraciones de color turquesa","una deliciosa inmoral" et "un maldito pueblo del Sur" (1970),"ritos para noches grises" (1971),"los navajeros" (1972),"las contaminaciones",...,oeuvre qui est empreinte d'ironie et de critique sociale.Homme courageux,il n'hésite pas devant les efforts pour libéraliser l'expression de la pensée,ce qui lui vaut de temps à autres des procès retentissants avec l'administration locale.Le récit qui suit,rappelant le thème traité dans "Rose Mary's baby" de Ira Levin,constitue sa seule incursion dans le domaine du fantastique.On y retrouve bien son réalisme cru de "Tableau de l'après-guerre" ("IDES...ET AUTRES" N° SPECIAL de octobre 1975).

---

## L'ANNONCIATION.

"L'Ange du Seigneur fit l'annonciation à Marie et elle conçut par l'oeuvre et la grâce de l'Esprit Saint".

L'hiver a été long,humide et pluvieux.Je ne sais pas pourquoi je songe à cela maintenant,avec la chaleur qu'il fait.Au cours de ce dernier lustre,nous avons souffert d'un climat excessif.Je divague,Seigneur...

Il est sept heures du matin et je ne suis pas encore parvenue à trouver le sommeil.Je suis terriblement fatiguée, mon maître,et je ne peux déjà plus penser qu'à toi.Je ne sais pas si je pourrai résister fort longtemps à cette terrible tension,à cet étrange lien de dépendance...

Mes chairs se sont ouvertes cette nuit pour ton ambassadeur,cet ange merveilleusement beau,qui,en ton nom béni, m'a annoncé ta venue pour prendre possession de moi.Je n'avais jamais éprouvé un orgasme si intense car,comme tu le sais,j'avais cultivé jusqu'à présent le jardin fleuri des plaisirs saphiques.

Pourquoi m'as-tu choisie,moi? Je ne suis rien de plus qu'une humbre et médiocre prêtresse de ton culte,adorable Satan.

Tu es apparu à l'improviste dans ma vie,il y a quelques mois,lors de cette séance de spiritisme agitée.Tu m'as frappée d'incapacité avec le pouvoir de ton esprit privilégié et je ne suis pas parvenue à entrer en transe.Les adeptes demeurèrent un peu déçus et finirent par s'enfuir terrorisés,en entendant l'éclat de ton rire sarcastique.C'était trop pour eux...

J'ai perdu toute notion de temps en ce jour mémorable et,totalement à jeun pour te recevoir en état de pureté corporelle,j'ai fait une sieste en état de lévitation,dans la chapelle noire.Les heures qui restaient avant ta venue,m'ont paru une éternité.J'ai pensé constamment à toi,j'ai baigné mon corps dans de l'eau de caverne et je me suis parfumée avec les essences sacrées que tu préfères.Je me suis ensuite étirée sur le lit de la conception et une légère torpeur m'a envahie...

Le son magique du "Pleyel" m'a éveillée.Je m'étais toujours demandée: "Quels doigts,les premiers,appuyeront sur les touches vierges de ce piano grandiose?" Maintenant,je commence à comprendre,mon aimé.Tout fait partie d'un rituel: cette grande et étrange maison que j'ai louée sans savoir pourquoi,cette chambre à coucher pourvue d'un orchestre miniature,le roi des instruments attendant sur l'estrade la venue de l'inspiration chez le père du Messie,les petits lutins espiègles travestis en cupidons diaboliques pendus aux crêpes rouges qui ornent le lit majestueux...

Avant de t'installer au piano,tu avais délicatement posé quelques pétales de rose sur mon sexe.En entendant ta mélodie,je les ai soigneusement écartés avec mes mains et j'ai

commencé à me caresser,pour lubrifier le mieux possible mon indigne et étroit vagin.Mon excitation croissait au fur et à mesure que ta musique gagnait en intensité,et les plus intimes et les plus secrets ressorts de mon corps se tendirent en prélude à un orgasme inénarrable.Je demeurai finalement sous tension,en attendant d'être pénétrée par mon Dieu et Seigneur.Quand ma nudité se confondit avec la tienne et que tes lèvres pressèrent les miennes, je saisis délicatement ton membre dur et énorme et l'introduisit dans ma vulve.Je criai de terreur et de plaisir lorsque tu déchiras mon hymen et je mordis mille fois ton corps.Cependant,ce ne fut pas ton sang qui jaillit mais le mien qui,glissant avec générosité le long de mes cuisses tremblantes,étancha ta soif infernale tandis que tu dansais comme un possédé sur ton esclave...

Le temps et l'espace ne signifient plus rien pour moi.Arrêtés,tout simplement.Combien de lunes ont passé depuis la mémorable nuit où je t'ai appartenu? Je sens dans mes entrailles le fils de Satan.Je sais que je mourrai quand il naîtra,pour être éternellement tienne,et un étrange bonheur captive tout mon être.J'ai été élue parmi des milliers de sorcières pour communier avec ton sperme,j'ai marché près de toi au-delà du plaisir et quand je reviendrai dans ton royaume,je demeurerai assise à ta gauche,t'adorant d'une position privilégiée.Merci,Seigneur!

---





---

## "LEODIUM-SF",A.S.B.L.;"SFANCON 7 - LEODICON 1".

Le 11 octobre dernier,un samedi,le fandom belge de SF,faisant fi de ses petites querelles saisonnières,a érigé son club national en une A.S.B.L.

On a procédé devant les membres présents à la lecture des statuts,puis à l'élection du conseil d'administration.Léon Mormont,mécène de "Between",se retrouva "pistonné" président;Thierry Stekke,rédacteur du même collectif,hérita de la fonction de "vice-...".Quant à l'espiègle Alain le Bussy (Xuense), il gagna le gros lot,en l'occurrence le rôle de secrétaire avec tout ce que cela suppose de paperasserie ingrate...Quant à votre serviteur,il préféra une tâche de coulisse et se contenta d'apposer sa signature d'administrateur.

Cette A.S.B.L. a pour but d'organiser "SFANCON 7 - LEODICON 1",c'est-à-dire la 7è convention nationale de SF,qui se tiendra à Liège,vraisemblablement le dernier week-end de juillet (du jeudi 29/07 au dimanche 01/08)...

Qu'est-ce qu'une convention? C'est un congrès où se réunissent des auteurs, des éditeurs et des amateurs d'un genre littéraire (par exemple...).A notre connaissance (hormis les foires du livre) c'est le seul phénomène en littérature où professionnels et lecteurs se réunissent afin de faire le point sur leurs lectures favorites,à travers diverses activités.Le but de la convention est de réaliser des échanges et des manifestations culturelles,de nouer des contacts dans cadre de la SF.Quelle est l'origine de cette convention? SFAN (contraction de SF pour science-fiction et FAN pour amateur) était une simple association sans caractère juridique spécial.Jusqu'à présent,six conventions nationales ont eut lieu en Belgique,toutes en Flandre (Gand en 1974,Bruges en 1975),car les fans flamands sont de loin plus nombreux et plus actifs que les fans francophones."LEODICON 1" serait par conséquent la première convention qui se tiendrait dans la partie francophone de notre pays. Nous nous y sommes pris à temps afin que vous en soyez bien avertis.Nous avons besoin de toutes les bonnes volontés pour en assurer le succès.Nous vous tiendrons régulièrement au courant si vous le désirez... (B.G.)

Emilia de Quiroga,comtesse de Pardo Bazán,est née à La Coruña en 1851 et morte à Madrid en 1921.Elle fut,avec Ramón María del Valle-Inclán,un des précurseurs de l'école de fantastique espagnol qui se cantonne dans la "Bretagne espagnole",la Galicie.Elle fait partie du mouvement réaliste,où ses romans lui valent une place d'honneur.Son fantastique,sur lequel elle se penche avec un oeil d'enthomologiste,est confiné à un rôle de curiosité,digne d'intérêt scientifique.Elle a abordé ce genre surtout par des nouvelles,mais on lui doit aussi un roman "el saludo de las brujas" (1898).

---

## LE TALISMAN.

Cette histoire,bien que véridique,ne peut se lire à la clarté du soleil.Je tiens à vous avertir,lecteur,n'allez pas vous plaindre d'avoir été trompé: éclairez-vous,mais n'utilisez ni électricité,ni gaz,ni pétrole.Allumez une de ces sympathiques lampes à huile si typiques et d'allure si gracieuse,qui éclairent à peine,laissant dans l'ombre la plus grande partie de la pièce. Ou mieux encore,n'allumez rien;précipitez-vous au jardin,et près de l'étang, dans les effluves enivrantes des magnolias sous les rayons argentés de la lune,écoutez le conte de la mandragore et du baron de Helynagy.

J'ai fait la connaissance de cet étranger et je ne le dis pas pour la vraisemblance de ce conte,mais parce que je l'ai réellement connu, de la façon la plus simple et la moins romanesque qui soit: il me fut présenté lors de l'une des nombreuses réceptions que donna l'ambassadeur d'Autriche.Le baron était premier secrétaire d'ambassade;mais,ni le poste qu'il occupait,ni sa prestance,ni sa conversation,semblable à celle de la plupart des personnes que l'on rencontre habituellement dans de tels salons,ne justifiaient réellement le ton mystérieux et les phrases réticentes avec lesquels on m'annonça qu'on allait me le présenter,tout comme s'il s'était agi d'un événement important.

Ma curiosité aiguisée,je me proposai d'observer attentivement le baron.Il me parut fin,de cette finesse maniérée des diplomates,et beau,de cette beauté un peu impersonnelle des hommes de salon, toujours aux mains d'un valet de chambre,d'un tailleur et d'un coiffeur,qui veillent à l'élégance et embellissent tout.Quant à ce que valait le baron sur le plan moral et intellectuel,il était difficile de s'en faire une idée en des circonstances si ordinaires.Après une demi-heure,je songeai en mon for intérieur: "eh bien,je me demande pourquoi on fait tant de mystères autour de cet homme".

A peine avais-je terminé ma conversation avec le baron que je m'efforcai d'obtenir des renseignements de tous côtés,et ce que j'appris en substance ne fit qu'augmenter ma curiosité et mon intérêt.J'appris ainsi que le baron possédait un talisman. Oui,un véritable talisman;un objet qui,à l'imitation de la peau de chagrin,lui permettait d'exaucer tous ses désirs et de réussir brillamment tout ce qu'il entreprenait.On me fit part de coups de chance inexplicables,si ce n'est par l'influence magique du talisman.

Le baron était hongrois et,bien qu'il se vantât de descendre de Tasconio le glorieux chef magyar,le dernier descendant de la famille Helynagy devait en fait se rendre compte qu'il végétait à l'étroit,confiné là-bas dans son vétuste manoir niché dans la montagne.Du jour au lendemain, une série de hasards étranges concentra dans ses mains une fortune considérable;certains parents riches moururent opportunément,le laissant seul héritier et,en outre,certains travaux effectués au vieux château de Helynagy permirent la découverte d'un trésor,constitué par des pièces d'or et des joyaux.Le baron se présenta alors à la cour de Vienne,comme il seyait à son rang.Là,apparurent de nouveaux signes de cette chance extraordinaire,difficilement explicable si ce n'est par une protection mystérieuse.Si le baron se mettait à jouer,il était certain de remporter toutes les mises;s'il fixait ses yeux

sur une dame, sur la plus vertueuse, on pouvait parier qu'elle succomberait.

Il eut trois duels et il blessa chaque fois son adversaire; le dernier combat entraîna la mort de son rival, ce qui servit d'avertissement du destin pour ses protagonistes ultérieurs. Lorsque le caprice le prit de suivre ses ambitions politiques, les portes de la Diète s'ouvrirent devant lui et le secrétariat de l'ambassade à Madrid lui servait aujourd'hui de tremplin pour accéder ensuite à de plus hautes fonctions. On chuchotait déjà qu'il serait, l'hiver suivant, nommé ministre plénipotentiaire.

Si tout cela semblait véridique, il valait effectivement la peine de faire une enquête sur ce talisman qui permettait des succès si enviables; je décidai par conséquent de m'y livrer, car j'ai toujours prôné le principe selon lequel il fallait faire preuve d'une foi ardente dans le fantastique et le merveilleux. Si, au contraire, quelqu'un ne croit pas -du moins entre onze heures du soir et cinq heures du matin- à l'existence du merveilleux, cela dénote un esprit obtus et borné.

Pour parvenir à mes fins, je fis tout le contraire de ce qui se fait d'habitude dans ces circonstances; j'essayai de parler au baron en maintes occasions et avec franchise, mais je ne fis jamais aucune allusion au talisman. Probablement lassé de conquêtes amoureuses, il était tout disposé à ne pas se montrer présomptueux et à devenir un ami, rien de plus que l'ami d'une femme qui le traite avec une franchise amicale. Néanmoins, ma stratégie n'eut pas d'effet pendant un certain temps; le baron ne parlait pas à coeur ouvert et je perçus même en lui davantage que l'insolente joie de celui à qui tout réussit, un arrière-goût de tristesse et d'inquiétude, une espèce de pessimisme noir. D'un autre côté, ses allusions répétées à des temps révolus, temps modestes et obscurs, et à une brusque ascension, à une éblouissante vague de bonheur, confirmaient les bruits qui couraient. La nouvelle que le baron avait été appelé à Vienne et que son départ était imminent me fit perdre l'espoir d'en apprendre davantage.

Une après-midi où je songeais à ces événements, l'on m'annonça justement le baron. Il venait sans doute faire ses adieux et il tenait en main un objet qu'il déposa sur la petite table à côté de lui. Il s'assit ensuite et parcourut la pièce du regard comme pour s'assurer que nous étions bien seuls. Je ressentis une émotion profonde car je devinai avec une intuitive rapidité féminine qu'il s'agissait du talisman.

-Madame - dit le baron - je viens vous demander une grâce, inestimable pour moi. Vous savez sans doute que je suis rappelé dans mon pays; je pense que le voyage sera court et précipité. Je possède un objet, une... espèce de relique..., et je crains que les vicissitudes du voyage... Bref, j'ai peur qu'on ne me le vole car il est très convoité et les gens lui attribuent des vertus extraordinaires. La nouvelle de mon voyage s'est propagée; il est possible qu'il se trame même quelque complot pour me le dérober. C'est à vous que je le confie; conservez-le jusqu'à mon retour; je vous en serai redevable d'une reconnaissance infinie.

De sorte que cette amulette rare, ce fameux talisman si précieux, était ici, à deux pas, posé sur ce meuble et il allait provisoirement se trouver en ma possession!

-Soyez certain que si je le garde, il sera bien gardé -répondis-je avec véhémence-, mais, avant d'accepter cette charge, je veux savoir ce que vous me confiez. Bien que je ne vous aie jamais posé de questions indiscrètes, je sais ce qui se raconte, et je crois comprendre que vous êtes en possession d'un talisman prodigieux qui vous a procuré toutes sortes de bonheurs. Je ne le garderai point sans savoir en quoi il consiste et s'il mérite réellement tant d'intérêt.

Le baron hésita. Je vis qu'il était perplexe et qu'il se demandait s'il devait révéler toute la vérité et parler en toute franchise. La sincérité l'emporta finalement et, non san[s] quelque effort, il dit:

-Vous avez ravivé, Madame, une profon-

de blessure non cicatrisée.Ma peine et mon tourment constant proviennent du doute dans lequel je vis et je n'arrive pas à déceler si je possède réellement un trésor aux vertus magiques ou si je suis attaché superstitieusement à un fétiche insignifiant.A notre époque,la foi dans le surnaturel est un édifice fragile;la moindre brise le renverse.On me croit heureux et je ne suis en réalité que chanceux;je serais heureux si j'avais la certitude que ce que je recèle ici est en effet un talisman qui exauce mes désirs et me préserve des coups de l'adversité;mais je n'arrive pas à éclaircir ce point.Que puis-je vous dire? J'étais très pauvre et personne ne prêtait garde à moi.C'est alors qu'un Israëlite,venu de Palestine, passa une après-midi par Hélynagy et s'évertua à me vendre ceci,m'assurant que cela m'apporterait des félicités sans nombre.Je l'ai acheté...comme on achète des babioles inutiles...,et je l'ai jeté dans une caissette.Peu de temps après,certains événements survinrent qui modifièrent ma destinée,mais ils peuvent tous s'expliquer...sans qu'il faille crier au miracle -ici le baron sourit et son sourire fut communicatif-.Chaque jour -poursuivit-il mélancoliquement- nous voyons des gens qui remportent dans tous les domaines des succès conformes à leur mérite...et il est courant et usuel que des duellistes inexpérimentés vainquent des fines lames renommées.Si j'avais la conviction qu'il existe des talismans,je jouirais tranquillement de ma prospérité.Ce qui m'afflige et me déprime,c'est l'idée que je puisse vivre en étant le jouet d'une apparence trompeuse et que, le jour où je m'y attendrai le moins,le sort funeste de ma lignée et de ma race s'abatte sur moi.Voyez comme ils ont tort ceux qui me portent envie et comment l'angoisse de l'avenir assombrit ces félicités tant vantées.Malgré tout, pour peu que j'y crois,je vous prie de prendre grand soin de la petite boîte, car le plus grand malheur d'un homme est de ne pas être totalement sceptique et de ne pas croire aveuglément.

Cette confession sincère m'expliqua la tristesse que j'avais perçue sur le visage du baron.Son état moral me parut digne de compassion car,dans ses plus grandes félicités,le manque de confiance,qui flétrit et amoindrit toute chose,lui rongeait l'âme.

Les grands hommes puisent toujours leur arrogance dans la confiance qu'ils ont en leur étoile,et le baron de Helynagy,incapable de croire,était dès lors incapable de triompher.

Le baron se leva,prit le paquet qu'il avait apporté,déballa une étoffe de satin,et j'aperçus un écrin de cristal de roche aux arêtes et à la fermeture en argent.Il souleva le couvercle et,sur un linceul en toile garni de dentelles que le baron écarta délicatement,je distinguai une chose horrible: une figure grotesque, noirâtre,minuscule,qui représentait en miniature le corps d'un homme.Mon mouvement de répulsion ne surprit pas le baron.

-Mais qu'est-ce donc que cette horreur? -ne pus-je m'empêcher de lui demander.

-Ceci -répliqua le diplomate- est une merveille de la nature: ceci n'a ni imitation,ni contrefaçon.C'est la racine-même de la mandragore,telle qu'elle se forme au sein de la terre.Vieille comme le monde,elle fait l'objet d'une superstition qui attribue à la mandragore anthropomorphe les vertus les plus étranges.On dit qu'elle germe du sang des suppliciés et c'est pourquoi on l'entend gémir aux petites heures de la nuit comme si,en elle,vivait captive une âme en peine.Ah! veillez,bon Dieu,à la conserver toujours dans une enveloppe de soie ou de lin;ce n'est qu'ainsi que la mandragore dispense la protection.

-Et vous croyez tout cela? -m'exclamai-je en regardant fixement le baron.

-Plût au ciel qu'il en fût ainsi! -répondit-il d'un ton si amer que je ne sus répondre tout de suite.

Peu de temps après,le baron prit congé,me suppliant encore de prendre le plus grand soin de l'écrin et de son contenu à cause des conséquences que leur perte aurait pu entraîner. Il m'avertit qu'il serait de retour endéans un mois et qu'il viendrait

alors reprendre son bien.

C'est ainsi que le talisman tomba sous ma surveillance et vous pouvez vous imaginer que je le regardai avec la plus grande attention; je confesse que, si la légende de la mandragore me semblait une utopie, une vile superstition orientale, la perfection étrange avec laquelle cette racine imitait le corps humain continua à me fasciner.

Je songeai qu'il s'agissait peut-être d'une silhouette humaine contrefaite. Cependant, en la regardant de près, je fus convaincue de ce que la main de l'homme n'avait pas pris part à sa création et que "l'homunculus" était bien naturel, c'était bien la racine telle qu'elle avait été extirpée du sol. J'interrogeai à ce sujet **certaines personnes sérieuses qui avaient résidé longtemps en Palestine.** Celles-ci m'assurèrent qu'il était impossible de contrefaire une mandragore et que les pasteurs des monts de Galaad et des plaines de Jéricho la déterraient et la vendaient telle que l'avait façonnée la nature.

C'est sans doute le caractère insolite de cette expérience totalement inconnue pour moi qui exalta inopportunément mon imagination. Je commençai effectivement à éprouver de la crainte ou du moins à ressentir une répulsion irrépressible à l'égard du maudit talisman. Je l'avais rangé, avec mes bijoux, dans le coffre-fort de ma chambre. Je fus dès lors sujette à des insomnies et à une agitation fébrile et, lorsque le silence enveloppait la nuit, j'étais obsédée par l'angoisse que cette maudite mandragore exhale un gémissement lugubre qui fût susceptible de me glacer le sang dans les veines; le bruit le plus insignifiant me réveillait en sursaut et, quelquefois, quand le vent faisait vibrer les vitres et frémir les tentures, j'avais l'impression que c'était la mandragore qui se plaignait d'une voix d'outre-tombe...

En fin de compte, je ne parvenais plus à vivre à cause de cette horreur et je me décidai à la retirer de ma chambre et à la déposer dans une vitrine du salon où je conservais des pièces de monnaie, des médailles et quelques bibelots anciens. Et ce fut là l'origine de mes remords éternels, des regrets qui me poursuivront toute la vie. La fatalité voulut en effet qu'un nouveau domestique, tenté par les pièces de monnaie exposées dans la vitrine, en brisa les vitres et, tout en emportant les monnaies et les bibelots, il prit aussi l'écrin qui recelait le talisman. Ce fut pour moi un coup terrible. J'avertis la police qui retourna ciel et terre; le voleur fut retrouvé, oui monsieur, retrouvé, ainsi que les pièces de monnaie, l'écrin et le linceul. Mais quant au talisman, confessa notre homme, il l'avait jeté dans une bouche d'égouts et il n'y avait aucun moyen de le retrouver, même au prix des recherches les plus minutieuses et les mieux rémunérées du monde.

-Et le baron de Hólynagy? -demandai-je à la dame qui m'avait relaté cette étrange aventure.

-Il mourut dans une collision de trains à son retour de voyage -répondit celle-ci, plus pâle que de coutume et détournant la tête.

-De sorte que ce talisman était bien véritable?

-Bon Dieu! -répliqua-t-elle- ne voulez-vous donc rien attribuer au hasard?...

Juan G. Atienza, né en 1930, est peut-être l'auteur espagnol le plus fécond-après Domingo Santos...- des littératures espagnoles de la SF et du fantastique, avec une prédilection nettement marquée pour la première. Parmi son oeuvre abondante -qui a pratiquement eu plus qu'une place d'honneur dans la majorité des anthologies espagnoles du genre-, citons ses romans "los viajeros de las gafas azules" et "los alegros rayos del Sol" ainsi que son recueil "la màquina de matar", parus tous trois chez NEBULAE (cfr. "Ides...et autres" N°s 1 et 8). C'est cependant les colonnes de "Nueva Dimensión" qu'il alimente le plus régulièrement de son talent auquel elle rendit hommage en lui dédiant son numéro 43 (mars 1973). Il n'est que trop peu traduit en français...

## SAVEUR DE NEANT.

Je m'éveillai, une saveur douceâtre et enivrante au fond de la gorge. J'aperçus la lueur des lampes de la salle de chirurgie et je ne pus ciller des paupières. Je vis également les têtes encapuchonnées des chirurgiens, couvertes d'un masque vert, penchées sur mon corps. J'entendis le choc métallique de l'instrument cueilli par des mains gantées sur les tablettes. Sur mon visage, la pression du masque d'anesthésie. Mais je n'étais pas endormi: je voyais, je sentais, j'entendais, je percevais tout, sauf la douleur du bistouri, tailladant ma chair, et la morsure des pinces. Je n'avais pas mal. Et la saveur doucereuse dans ma gorge était, en fin de compte, agréable...

Je sentis soudain deux doigts, qui abaissèrent ma paupière gauche, et des yeux qui s'approchèrent des miens. Lorsque ces yeux s'écartèrent, je vis le chirurgien se redresser, le front baigné de sueur. Il se retournait anxieux vers quelqu'un qui se trouvait derrière moi, le regard inquisiteur. Et une voix surgit dans mon dos, lente, étouffée par le masque vert:

-Il est mort...

Le chirurgien baissa la tête un moment. Puis il s'approcha de la table d'opérations, indiquant sourdement:

-Cousez-le!

Je sentis d'indolores tiraillements à la surface de mon corps. Je tentai de bouger, de fixer un point quelconque, de dire quelque chose. Mais mes yeux restaient prisonniers de la lampe et je ne pouvais pas les faire voyager pour voir tout ce qui m'entourait.

Plus tard, le visage, voilé d'une nonne portant des lunettes, se pencha sur moi. Elle souleva son voile et je vis que ses lèvres bougeaient. Elle posa doucement sa main sur mes paupières et les ferma. J'aurais voulu lui crier de ne pas fermer mes yeux, que je voulais voir, mais c'était inutile. J'avais beau faire de violents efforts, aucun son ne put sortir de ma gorge, pleine de cette seule saveur douce et enivrante.

Avec les paupières, un monde fermé maintenant aux autres sensations, les bruits confus des voix autour de moi, je songeai que j'aurais dû éprouver de la terreur. Ces gens me croyaient mort! Et, malgré cela, je me bornais à recueillir des sensations et ma pensée assimilait objectivement le fait qu'en tout autre circonstance, c'est-à-dire au cas où j'aurais effectivement été vivant, je serais devenu fou.

Je sus qu'on me soulevait de la table d'opérations et qu'on me transportait sur une civière, qu'on faisait rouler jusqu'à une pièce qui devait être grande et froide. Le froid, je le sentis sur ma peau; je pus juger de la grandeur aux voix des hommes qui m'abandonnèrent sur la table de marbre, voix qui résonnaient comme dans une crypte.

Je ne sais combien de temps je restai là. J'avais froid et mon pied semblait récalcitrant à se hérisser. Je commençai à avoir une conscience plus claire de mon étrange situation personnelle. Si c'était effectivement ça la mort, j'aurais dû également ressentir, peu à peu, les effets de la décomposition qui devait atteindre mon cerveau, et ensuite...tout serait terminé. Ou bien, à ce moment, je m'échapperais de mon corps et entamerais

mon vol vers le lieu où reposent les âmes,comme on me l'avait appris lorsque j'étais enfant.En tout cas,je vivais maintenant emprisonné à l'intérieur de mon corps,sans pouvoir accomplir le moindre mouvement,enfermé dans un moule de chair,d'os,de nerfs et de viscères morts.En moi -à l'intérieur de mon corps immobilisé,devrais-je dire- seule cette saveur doucereuse, qui montait lentement dans ma gorge, préservait le chaud goût de la vie.Et c'était précisément cette saveur qui m'empêchait de céder à la panique,à une panique à laquelle je n'aurais pu me soustraire autrement.Mais la lente et chaude distillation -pourquoi chaude?- me communiquait comme un lointain espoir que tout ne fût pas mort en moi.

Un temps,impossible à déterminer, s'écoula.Les portes de cette si grande pièce s'ouvrirent à nouveau,avec une résonance qui fut répercutée par les parois.Quatre mains me soulevèrent avec force par les chevilles et les aisselles.Elles me déposèrent sur un brancard,me sortirent de là et me placèrent dans un véhicule qui devait être une ambulance.Elle parcourut une bonne partie de la ville.J'entendais les avertisseurs et les sémaphores,les coups de sifflet stridents des agents de police,les coups de frein des autres véhicules et des moteurs qui s'unissaient constamment à celui du véhicule qui me conduisait.Il s'arrêta bientôt.Les portes arrières s'ouvrirent et les voix confuses de gens,qui s'étaient attroupés pour me voir,parvinrent jusqu'à moi.Sur une civière,on me fit pénétrer dans la maison.C'est alors que s'élevèrent les plaintes. J'entendis le gémissement silencieux de ma femme et les sanglots hystériques de mes soeurs,qui semblaient vouloir bien marquer qu'elles regrettaient ma mort.Je perçus autour de moi des voix confuses qui s'entretenaient tout bas comme si elles avaient craint de me réveiller.Les mains des brancardiers me transportèrent à travers la maison -et j'aurais pu reconnaître chaque coin,chaque cloison- pour s'arrêter quand ma femme dit:

-Ici,je vous prie...

Ils me déposèrent doucement sur le lit,sur mon lit.Je le sentis moelleux et froid.J'entendis les pas des brancardiers qui s'éloignaient. Et ma femme,je crois,une fois que nous fûmes seuls tous les deux,s'agenouilla à côté de moi et se mit à pleurer.Je songeai qu'elle avait dû emmener les enfants chez mes frères, pour qu'ils ne me voient pas mort.

Longtemps,des gens défilèrent devant mon lit.Quelqu'un -ma femme, certainement- m'avait croisé les mains sur la poitrine et m'avait découvert le visage.Je reconnus ceux qui passaient devant moi en se recueillant un instant.Je les reconnus à leur voix,à leur façon particulière de renifler,à leur pas: le pas d'Enrique,mon compagnon de table au bureau,le boiteux;la démarche lente et étudiée de mon patron;les petits pas menus de ma tante Catalina,accompagnés du tac-tac de sa canne d'argent.Leurs voix,toujours basses, parlaient de la même chose que moi, lorsque j'étais tenu d'assister à des scènes analogues à celle-ci,dont j'étais maintenant l'acteur passif: elles parlaient de ma mort inattendue,de mes souffrances qui avaient pris fin,de mes pauvres enfants... Et chaque fois que j'entendais une chose pareille,la haine montait en moi,une haine terrible contre eux tous.Et la fameuse saveur affluait à ma gorge,plus forte et plus chaude.Et je savais maintenant quelle était cette saveur: celle du sang chaud,de celui de tous ces gens,que j'aurais bu;ces gens hypocrites qui m'entouraient et qui,d'une manière ou d'une autre,allaient tirer profit de ma mort.

Au bout d'un certain temps,il y eut un bruit de planches que l'on déposait sur le sol,au-delà de ma chambre,des coups de marteau et des clous que l'on enfonçait dans les cloisons.Des mains familières me cueillirent sur mon lit et me transportèrent jusqu'au cercueil;je sentis son fond moelleux et froid et, au travers de mes paupières,la lumière des cierges que l'on avait regroupés autour de moi.J'entendis des prières dites par des voix que

je ne connaissais pas, des prières monotones qui se prolongèrent pendant des heures, entrecoupées sporadiquement de bruits de pas et de voix éteintes de l'un ou l'autre visiteur qui était venu me voir mort. Les nonnes et les femmes de la maison égrenaient un chapelet après l'autre, récitaient la monotone prière, et elles seraient parvenues à m'endormir -alors que j'étais bien mort?- si je n'avais fait l'étrange découverte. Tout à coup, lors d'un de ces afflux de sang à ma gorge, je me rendis compte que je pouvais ciller des paupières. Et je découvris en outre, tout aussi étonné, que je ne désirais pas que les autres le sachent. Un autre aurait probablement ouvert les yeux et attiré l'attention sur le fait qu'il était vivant, c'est possible, je ne sais pas, vu que je ne me suis jamais trouvé dans le corps d'un autre. Mais moi je ne voulais pas le faire. Je préférais attendre, essayant de maintenir dans l'immobilité la plus totale la seule partie de mon corps qui, je le sentais, pouvait répondre. Isolé de tous les autres, précisément par cette cantilène de prières incessantes, j'eus tout le loisir de m'interroger sur la raison de mon attitude. Il pouvait s'agir d'un état cataleptique survenu au cours de l'opération. Et pourtant je n'éprouvais en rien ces effets mais bien un fort et inconscient désir de demeurer immobile, sans que personne ne se rendît compte que j'étais vivant. Un désir qui allait au-delà de ma raison et qui s'expliquait uniquement par l'agréable et chaude saveur de sang qui, par vagues, venait alimenter ma gorge desséchée et qui refluait dans mon corps sans que je fisse le moindre effort pour l'avaler. Je dis que cela s'expliquait, mais je me rends compte que cette explication n'était rien d'autre qu'une excuse; en effet, le plaisir de cette saveur chaude et enivrante était déjà suffisant à mes yeux pour justifier mon immobilité absolue et le danger -le danger?- d'être enterré vivant.

Je passai la nuit dans cet état. Je suppose que c'était la nuit. Du moins, au travers de mes paupières fermées ne me parvenait que la lueur des cierges. Je perçus des pas et, une nouvelle fois, des conversations qui provenaient de loin, d'une pièce voisine; il s'agissait probablement de ceux qui me veillaient. Des conversations dont je devinais davantage des bribes que je n'en entendais les nombreux thèmes distincts: la cherté de la vie, la vie privée de quelqu'un qui ne pouvait pas l'écouter, les projets pour l'été suivant. Et, au milieu de ce murmure incohérent, les doux ronflements de quelqu'un qui, à côté de moi, était tombé profondément endormi. Je perdis la notion du temps, qui s'était étrangement altérée depuis que j'avais ouvert les yeux au milieu de l'opération. Ou peut-être s'agissait-il d'une contraction du temps, car il me sembla que la nuit se racourcissait et, une fois que je fus certain que personne ne se trouvait près de moi, j'ouvris les yeux et l'éclat du jour, qui filtrait au travers de la fenêtre de la pièce voisine, pleine de gens assis le long des murs comme des ombres obscures, manqua de me blesser. Ensuite, les événements se précipitèrent. Ils se multiplièrent du moins à tel point qu'ils formèrent une succession indéterminée et rapide dont je ne suis le fil exact qu'avec peine. Dans le souvenir atrophié par les ténèbres et l'immobilité à laquelle je m'étais contraint se mêlèrent les pas des gens, les réponses du curé, les plaintes de ma famille, l'arrivée des employés des pompes funèbres qui scellèrent mon cercueil et le soulevèrent, avec moi à l'intérieur, le descendirent dans les escaliers et nous déposèrent dans le fourgon. Je sentis que celui-ci se mettait lentement en marche, je guettai les chants des prêtres les plus éloignés et, après un arrêt qui me parut exceptionnellement long, l'accélération de la marche pour arriver -supposai-je- au cimetière. Là, ils me déposèrent quelque part, et ouvrirent une nouvelle fois le cercueil. La lumière me pénétra presque douloureusement dans les yeux au travers des paupières. Je demeurai immobile, animé par un unique désir: que ma gorge desséchée reçût à nouveau quelques gouttes de sang chaud qui me faisait défaut depuis si longtemps.

Maintenant, enfin, je suis libre. Cela fait des heures qu'ils ont déposé le cercueil dans le caveau familial que mon père avait acquis, il y a de nombreuses années, dans le cimetière local. Je sais maintenant que je peux bouger mon corps et que mes membres répondent aux réflexes cérébraux. Je sais également que je peux sortir et que je sortirai dès la tombée de la nuit. **Depuis des heures, je ne sens** pas la saveur de sang dans ma bouche. Et j'en ai besoin. Je crains que je continuerai à y aspirer toujours, tant que je mènerai cette étrange existence de mort-vivant.

Je sais que le couvercle du cercueil est facile à ouvrir de l'intérieur. Personne ne me l'a dit, mais je le sais. Je sais également qu'il existe un endroit où l'on peut facilement sauter le mur du cimetière. le même endroit par lequel je regagnerai ma tombe chaque matin, au point du jour.

Maintenant, va commencer pour moi une vie nouvelle



---

## Paralittératures espagnoles.

Il y a déjà près de deux ans paraissait le premier numéro de "IDES...ET AUTRES", consacré à la "SOCIAL-FICTION ESPAGNOLE". Ce n'était pas par hasard que nous avions choisi de commencer par ce pays notre petit tour du monde littéraire. Nous avions, dès le début, voulu annoncer la couleur. D'autre part, étant donné le manque d'intérêt évident que témoigne le public belge en général pour la littérature étrangère -à part l'anglo-saxone qui l'a bien conditionné- nous avions dès l'abord voulu marquer notre penchant pour le domaine hispanique en pleine effervescence, mutation, expansion, etc...Nous sommes parvenus à rencontrer le goût pour l'exotisme d'un certain public de jeunes.

Il est déplorable que ce riche domaine de la littérature n'accroche pas davantage le public francophone alors qu'il connaît un succès extraordinaire chez les anglo-saxons notamment. Il faut constater que s'ils sont, par comparaison, assez peu traduits en français, des collections à grande diffusion **leur** ont ouvert leurs portes: "Croix du Sud", "Gallimard/du monde entier", "Pavillons/Laffont", "P. J. O.",...Malgré cela, comme animés par un réflexe inconscient d'auto-défense -comme si la suprématie littéraire de la France était menacée dans le domaine latin (et elle l'est par les sud-américains, qui percent en force, les roumains...)-, les éditeurs français ne publient des textes hispaniques qu'à coup sûr, quand ils sont "commercialisables", c'est-à-dire quand ils ont décroché un "Prix Nobel" (cfr. :Pablo Neruda, Miguel Angel Asturias,...). De cette situation résultent des problèmes de percée pour les auteurs hispanophones non couronnés par un prix prestigieux. On aboutit à de telles absurdités, par exemple: un directeur littéraire d'une maison d'édition francophone qui prétend que des auteurs comme Benito Pérez Galdos, "Clarin", Ramón Maria del Valle-Inclán, "Azorin", Pio Baroja, Ramón Gómez de la Serna,..., ne lui sont pas connus. C'est le cercle vicieux parfait: ces auteurs classiques espagnols ne sont pas publiés aujourd'hui parce qu'ils n'ont pas été traduits hier; ils ne sont pas connus (...du public francophone) car non publiés, et non publiés car non connus. A côté de cela, on publie n'importe quoi.

Au niveau du fanzine, on est déjà bien content de survivre à la "crise". Nous vous offrons ici un échantillonage de nouvelles de fantastique (dont une rubrique qui pourrait s'intituler "vampires tous azimuths", où les auteurs locaux renouvellent la forme, dans la continuation de la nouvelle de Karl Hans Strobl -cfr. N° précédent-, fidèles que nous sommes à la tradition de mise en parallèle de certains thèmes), de social-fiction (Lezcano, Fuenteamor et Romeu de Melo, le portugais) et d'insolite. Vous trouverez certains auteurs relativement connus: Emilia Pardo Bazán, José Maria Gironella, Luis Cantero, **Ramón Gómez de la Serna,...en attendant de vous en faire connaître** d'autres. (B. G.)

Francisco Lezcano naquit à Barcelone, en 1934. Homme aux facettes multiples, il est à la fois peintre, dessinateur, écrivain, poète... Intellectuel profondément préoccupé par l'homme et la société, il milite en faveur des droits humains et a mis son extraordinaire capacité de création au service de la liberté. Ardent pacifiste, il est aussi un grand voyageur: il ne compte plus ses expositions dans toute l'Europe. Sa SF relève davantage de la "social-fiction" espagnole telle que nous l'avons étudiée dans notre N°1.

## LE DODECAEDRE.

La Grand'Place était remplie par une foule transformée en troupeau, disposé à bêler sur la routine collective assimilée et acceptée depuis des années. Des centaines de drapeaux dans les mains d'enfants décrivaient comme un vol fou d'oiseaux violets au-dessus de la masse sombre des gens. Les quadrilatères blancs des pancartes brandies à bout de bras par le Comité d'Ostentations Massives scandaient ses slogans. D'innombrables hauts-parleurs lançaient en l'air les accords patriotiques de la Marche Capitale. On attendait le Grand Emissaire qui allait prononcer son discours du cinquantième anniversaire du brillant Soulèvement, opéré par toutes les forces de l'armée dans le but d'implanter un Nouvel Ordre dans ce coin du monde.

Dans l'obscurité nocturne, l'édifice du Gouvernement était presque invisible avec toutes ses lumières éteintes, mais le balcon principal avait été couvert de peinture lumineuse et se détachait comme une irréelle construction suspendue dans le vide.

Chaque fin d'année, en même temps que résonnaient les douze coups de minuit, un rayon de lumière verte illuminait les vitraux du balcon à partir d'un édifice voisin et ses portes s'ouvraient alors, permettant le passage du Grand Emissaire. La masse sombre émettait un mugissement rauque, les petits drapeaux entraient en crise épileptique et les pancartes montaient et descendaient sur un rythme bien aimé des Programmateurs. Des salves, des coups de cloche et des fusées faisaient trembler le sol.

Le tohu-bohu s'arrêta comme interrompu par un coup de karaté quand la silhouette du Grand Emissaire se découpa sous le linteau de la porte. Il tendit ses bras, en guise de salut, et demeura ainsi à tourner lentement, d'un côté à l'autre. Les mailles de son uniforme sobre suintaient. La lumière verte du foyer se reflétait sur l'impeccable crâne lisse. Il baissa les bras avec un geste bien étudié pour obtenir des résultats solennels. Le troupeau mugit de nouveau et offrit ensuite un silence qui semblait émaner du béton armé.

Le Grand Emissaire respira profondément et remua les lèvres pour commencer les phrases, mais une espèce de grand insecte se mit à zigzaguer autour de son imposante figure; une intersection d'éclat doré lui pénétra dans la bouche. Ce fut inutile de cracher, de grailler et de tousser. Le petit objet s'était bien accroché. Le grand personnage, en sentant que cela se dilatait dans sa trachée, cria comme tous les damnés qui, au faîte de leur carrière, se trouvent soudain face à la mort. Ses cinq gardes de corps dégaînèrent instinctivement leurs armes, inefficaces à empêcher que le Grand Emissaire ne s'écroule.

Les accords de la Marche Capitale envahirent à nouveau l'air. Plusieurs médecins s'approchèrent du corps qui trahissait déjà les symptomes indéniables de l'asphyxie. Des doigts nerveux lui déboutonnèrent l'uniforme, mais avant le dernier bouton, la peau contracta la teinte suprême du manque d'air. Les médecins crièrent des ordres.

-Vite, apportez de l'oxygène!

-Et arrêtez cette musique! Il est impossible de procéder à une auscultation!

Tout en maniant leurs stétoscopes ils se regardèrent les uns les autre avec incrédulité et étonnement. Aucun ne se décidait à parler le premier par crainte d'être le jouet d'une hallucination. Ils se redressèrent, muets, sans savoir que faire ou que dire aux ministres et aux policiers

qui avaient envahi le balcon.Mais l'appel atteignit une intensité perceptible à tous.Il ne jaillissait plus de la gorge du Grand Emissaire,mort.La distension de sa trachée avait disparu; pourtant son ventre grossissait ostensiblement et il en sourdissait des phrases comme dans un hallucinant jeu de ventriloquie.

-Ce n'était pas de notre faute...Quelque chose va mal...Quelque chose va mal...Nous venons de...

Le corps fut soulevé par une force inconnue,restant suspendu au-dessus de la multitude,bras et jambes écartés comme un grotesque épouvantail à moineaux,volant.La panse se tendit jusqu'à la limite de la résistance.Avec un bruit sourd,les intestins sautèrent en l'air et un dodécaèdre couleur de bronze doré surgit parmi la chair.Il descendit jusqu'à toucher terre et demeura là.Il avait beaucoup grandi.Il était énorme,grand comme un bateau.Les ordres dans les hauts-parleurs se firent plus péremptoires.

Des douzaines d'antennes verdâtres, flexibles comme les tentacules d'un poulpe,surgirent de presque toutes les faces de l'engin,palpant le terrain ou s'agitant en l'air,à l'égal de filaments d'une actinie à la recherche de son alimentation,ou comme des trompes d'éléphant jaugeant l'air.Une demi-douzaine de portes circulaires tournèrent sur leurs gonds avec un grand soupir.Des rampes bleues se projetèrent à l'extérieur,émettant un son sibilant. De nouveaux ordres,lancés par les mégaphones,vinrent s'ajouter à l'arabesque déjà indéchiffrable de phrases vociférées.

Quelque chose de semblable à de grandes fleurs de chou,contenues dans des sphères transparentes de couleur jaunâtre,se déplaçait sur des disques en forme de soucoupe renversée qui demeuraient suspendus à quelque cinquante centimètres du sol.

Entretemps,les Forces de l'Ordre Public étaient parvenues à sortir de leur Babel.Des camions chargés de soldats,équipés en vue d'un assaut immédiat,encerclaient la place.

Le clignotement d'un faible éclat rougeâtre commençait dans le noyau translucide des choses qui avaient un aspect de chou-fleur.

Les soldats étaient descendus des camions et braquaient leurs armes sur l'inquiétante présence.Des mortiers et des mitrailleuses étaient mis en batterie.Un officiel cria d'une voix pas très sûre:

-N'avançez pas un millimètre de plus sans quoi nous ouvrirons le feu! Si quelqu'un dirige ce cirque de l'intérieur,qu'il se rende et sorte,les bras en l'air!

Il n'y eut pas de réponse,humaine du moins.La couleur rouge qui étincelait,devint plus vive.Un soldat moins flegmatique que les autres, contracta son index crispé sur la détente de la mitraillette et un chapelet mortel de balles déchaîna la folie.Ce fut comme une contagion; en une fraction de seconde,se mirent à crépiter toutes les armes légères. Les sphères transparentes furent hachées menu.Les masses d'apparence végétale cessèrent d'être fluorescentes et contractèrent une teinte cendrée et des rides comme une vieille figue.Les bras serpentiformes développèrent une activité incroyable,recueillirent les formes mortes. Les rampes se retirèrent et toutes les issues se refermèrent.

-Halte! Cessez le feu!

Les armes continuèrent à cracher le feu pendant près d'une demi-minute avant que l'ordre ne fit son effet.Le silence,qui suivit,fut presque lunaire.Mais le calme ne dura pas,car le dodécaèdre recommençait à se dilater,culbutant tout.La débandade fut générale.Les palmiers voisins et les pylônes d'éclairage plièrent.Les camions craquèrent,comme des noix se fendant entre une porte et la penture.Lorsque le dodécaèdre atteignit les grands édifices environnants,les hommes crièrent d'allégresse,croyant que les murs contiendraient la poussée;malgré tout cette chose avait un je ne sais quoi de fragile.Cependant les brigades de l'Ordre durent abandonner la zone, convaincues de la force absolue de ce phénomène inouï.Elles se retirè-

rent jusqu'aux collines proches et,de là,ouvrirent le feu par salves avec les mortiers.Les explosions,la poussière et la fumée formèrent une colonne obscure d'apparence atomique.Durant dix minutes, l'acharnement fut épouvantable.L'attaque fut suspendue pour vérification.Parmi la fumée qui se dissipait,surgit le dodécaèdre,intact comme un dieu indestructible,aux yeux médusés des militaires.Il palpitait comme un coeur agité. Il se mit à croître de nouveau...

Les hommes s'éparpillèrent dans toutes les directions,cherchant leur salut à la façon de fourmis affectées par une calamité.Beaucoup périrent pour n'avoir pu maîtriser leur crainte et fui.D'autres,en conflit psychique,attendirent leur fin,genoux en terre,adressant des prières au monstre doré,comme le ferait n'importe quel mahométan à un soleil d'un tel rang.

Cela faisait des heures qu'il avait franchi les limites de ce qui avait été la ville.C'était comme un cauchemar créé par tous les avares du monde: de l'or qui se développait! De l'OR! Les arbres,parsemés sur les collines,étaient broyés,les tapis verts dans les champs étaient râpés les uns après les autres. Le sol gémissait et la masse commençait à s'enfoncer dans la terre.Six heures après son incroyable arrivée,sa dilatation prit fin.Quiconque aurait pu croire que,dotée d'intelligence,elle avait pris la décision de se regénérer dans sa tâche destructrice.Ou peut-être venait-elle de pressentir les réacteurs atomiques qui,comme ultime recours,décollaient de différents points de la planète,alertés à coups de téléphone rouge?

Le dodécaèdre demeurait parmi le chaos,passant par une nouvelle phase.Il prenait un aspect ectoplasmique.Il perdit sa cohésion,se désagrégeant en une impalpable petite poussière d'or que la brise dispersa.

A l'instant où les avions atteignirent la verticale de ce qui devait être leur objectif,des millions de civils et des centaines de soldats se battaient d'une manière sanglante pour quelques poignées d'or en poussière qu'ils recueillaient à pleines mains.Les pilotes volaient trop haut pour voir cela.Ils restèrent émerveillés devant le paysage embelli par les lumières qu'un soleil éveillait sur une terre dorée.Là en bas,les fourmis s'assassinaient dans une folie d'ambitions. Quatre bombes atomiques tombèrent en piqué.

-Je n'y comprends rien -dit Mac-; notre gouvernement finance d'abord et active la mise sur pied de cette dictature d'Ordre Nouveau,et maintenant il ordonne de détruire cette même dictature.

Le fracas fut immense.Le dieu bombe a dit:

-Que la nuit se fasse;et la nuit se fit.



---

SYMBIOSE.

Ils étaient assis sur leur banc de prédilection.La nuit était claire.Le parc hospitalier les enveloppait de son atmosphère romantique.

Il était plus viril et plus séduisant que jamais.Plus tendre,plus silencieux aussi...

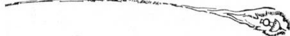
Ils se rapprochèrent lentement, en frémissant.Puis,perdant peu à peu leur timidité,ils s'embrassèrent. Ils se pressaient l'un contre l'autre,très fort.Les lèvres inassouvissables ne se lassaient pas de se chercher.Ils échangèrent un long baiser.Thérèse sentait le souffle excitant de l'homme lui envahir la bouche.LA LANGUE lui voltigeait voluptueusement sur les dents.

Soudain,son étreinte devint cruelle et terrible.LA LANGUE lui emplit la bouche,puis la gorge -sensation effroyable!-,continua à descendre, et chercha sa route jusqu'à l'estomac.

Thérèse,en proie à la terreur,voulut crier,se défendre,échapper à cette épouvante.Mais elle restait paralysée.Elle n'avait même plus la force de fermer les mâchoires et de mordre.Une autre puissance,insolite, la dominait.

LA LANGUE toucha au terme de son voyage: le recoin le plus obscur de l'estomac.

Alors seulement,l'homme disparut; Thérèse perdit connaissance...Elle s'enfuit,affolée à travers le parc: en elle,un être remuait et ordonnait.





Fernando P. Fuenteamor est, avec Carlos Reñé, fanéditeur de "Zikkurath", à Madrid. Cette sympathique petite revue est la seconde du genre en Espagne après "Nueva Dimensión". C'est au sein du numéro 56 (juin 1974) de cette dernière qu'il se révéla avec la nouvelle "En el alba de la quinta oscuridad". Il est donc un tout jeune auteur mais déjà un des talents les plus prometteurs.

## CE FUTUR PAYS PRESENT.

-Tu dois au moins reconnaître que cela constitue un grand pas en avant que d'être capable de percevoir sans que la raison adhère à ce qui est perçu. D'être un parfait croyant, non dans le sens religieux, mais cosmique, sans tomber dans la croyance -dit Hippolyte, tandis qu'ils descendaient les escaliers mécaniques du turbotrain. Un air chaud les enveloppa quand ils atteignirent le niveau de la rue. -Nous devrions accepter l'irrationnel tel quel et ne pas le réprimer pour autant. La répression est un symptôme clair d'insécurité.

-Je n'irais pas jusqu'à m'exprimer en ces termes; tu sais que la Brigade des Antisociaux est toujours à l'affût -répondit Ydigoras, tandis qu'il regardait à l'entour devant le sourire sceptique de son ami. Il n'y avait rien de suspect. Les gens allaient et venaient sur les sentiers sablonneux de la grand'place, sans se préoccuper d'eux le moins du monde. En son centre s'élevait, mutilé, le monument en honneur à Cervantés.

-Quel monde absurde que celui-ci qui se cramponne à la raison objective pour ne pas perdre la confiance en lui-même! -déplora Hippolyte en s'arrêtant en face de lui.- Qu'espèrent-ils obtenir en faisant disparaître Don Quichotte de sa monture?

La nudité pierreuse de Rossinante sans son cavalier en devenait presque obscène. Sancho, à son côté, continuait son amble en solitaire.

-Ne se rendent-ils pas compte que Sancho existe en fonction de Don Quichotte et que sans lui il n'a plus de raison d'être? A ces moments, le cavalier, libéré de la logique, continuera son aventure sidérale à califourchon sur Clavileño, en ne revêtant plus aucune importance pour le reste du monde...

-Si tu continues dans cette voie, je te vois arriver à nier l'efficacité objective de la raison -argua Ydigoras en allumant une cigarette.

-Je suis aussi loin de ce rationalisme irrationnel qui favorise la négation absolue de la raison, que de la position de la sceptique raison officielle qui interdit tout élément étranger à celle-ci, tant objectif que subjectif. Leur est-il si difficile de maintenir un équilibre, ou craignent-ils précisément cet équilibre, ce bon sens total qui admette l'émancipation de l'irrationnel sous toutes ses formes?

-Je comprends tes arguments, mais je ne crois pas qu'ils soient importants au point que tu mettes, pour les défendre, ta façon actuelle de vivre en péril -commenta laconiquement Ydigoras.

L'après-midi s'abîmait derrière la masse historique de l'ancien palais royal, teintant d'ombres enchanteresses ses pierres séculaires. Le jour artificiel commençait à poindre grâce aux cent mille microsoleils suspendus aux statiques réverbères publics éclairés. Ils continuèrent à marcher en silence pendant quelques minutes; Ydigoras se risqua à demander finalement:

-Pourquoi n'essayes-tu pas de suivre le courant et d'attendre des temps meilleurs?

-Des temps meilleurs! -s'étonna Hippolyte; ensuite, il sourit en ajoutant avec ironie- Je crois que, dans le fond, tu es toi aussi un fou, ou un irrationnel...Des temps meilleurs!

-Ne sois pas sarcastique; j'éprouve vraiment des craintes à ton sujet. Tu es la proie d'une trop grande tension et un jour...

-Ce jour n'arrivera jamais. Je dispose d'une soupape d'échappement: mes rêves.

-C'est là que réside le danger; tôt ou tard, ils finiront par te découvrir et tu sais bien ce qui t'at-

tend alors.

-Tu ne dois pas te faire du souci pour moi,Ydigoras.Je te l'ai dit souvent.Jamais ils ne parviendront à me découvrir à travers mes rêves malgré l'efficacité de leurs maudits détecteurs.

-Je voudrais avoir ton assurance,mais cela m'est impossible.Je crains que, s'ils t'attrapent,ils ne te transforment en une sorte de monstre.Pourquoi payer un prix si élevé pour quelque chose d'aussi futile,d'aussi inutile, que les rêves?

Le ton des paroles de Ydigoras se faisait dramatique par moments.Hippolyte ne répondit pas rapidement;à son expression,il semblait être en train de songer à quelque chose de réellement agréable. Il se décida finalement à répondre:

-Il serait inutile que j'essaye de te l'expliquer.Tu ne comprendrais pas mes raisons.Il vaudra mieux que tu penses que l'on naît avec eux,comme on naît grand ou blond ou avec les yeux d'une couleur quelconque...comme cela,simplement.

-Ce n'est pas un argument convaincant dès l'abord.De sorte que je continuerai à être d'avis que la fonction des rêves n'est rien d'autre que l'évasion de la réalité immédiate.

-Mais non! -le coupa Hippolyte avec véhémence-.Ne te rends-tu pas compte que tu es en train d'employer les mêmes méthodes de dissuasion qu'eux? La réalité n'est pas celle que nous vivons, mais une autre beaucoup plus complexe et différente.Ils utilisent la raison comme moyen d'hypnose général...

La conversation avait atteint un point mort.Ils continuèrent à se frayer un chemin parmi le public qui emplissait la place.Par intervalles,de légères rafales de vent faisaient tourbillonner les feuilles mortes qui entamaient une course folle,comme si elles étaient poursuivies par quelque chose d'inconnu et de terrible.

-De toutes manières,tu devrais concéder au moins que ta position dénote une régression -reprit Ydigoras,de son ton le plus persuasif.

-Ce n'est pas cela mon problème -répondit hâtivement Hippolyte-.Je ne reviens pas en arrière parce que je sais que c'est positivement absurde.Ce que je fais,c'est sonder le fond des choses pour trouver les clés de la véritable existence.Des clés qui ont été oubliées ou peut-être sacrifiées sur des autels de la matérialisation universelle.

-La recherche doit se faire toujours de l'avant -s'avança Ydigoras-.Toute la philosophie moderne tend vers cette direction,vers la recherche de la connaissance.Il ne peut y avoir d'autre voie.

-Un piment de philosophie n'est pas pour me déplaire.Je cherche mes propres sources et je crois les avoir trouvées en-dehors des théories absurdement sacralisées.

La conversation s'arrêta à ce niveau.Le ronronnement du turbotrain se fit entendre derrière les arbres de la promenade.

Ils se séparèrent sur une poignée de mains.Ydigoras resta à réfléchir un long moment assis sur un banc.A l'intérieur de lui,avait commencé à se livrer une rude bataille entre la peur et l'amitié.Hippolyte constituait déjà un danger civique et son devoir était de le dénoncer,mais comment faire? Les raisons que lui dictait son propre égoïsme ne lui semblaient même pas suffisamment valables.Mais,au bout du compte,Hippolyte ne faisait rien non plus pour dissimuler ses idées et cela risquait de porter préjudice non seulement à lui-même,mais,si cela parvenait aux oreilles de la Brigade,à tous ses amis,qui feraient les frais d'une épuration pour ne pas l'avoir dénoncé.L'idée le fit trembler.Il ne voulait pas perdre son identité,que la sienne fût bonne ou mauvaise.L'internement dans le Centre de Réadaptation signifiait la mort,non physique mais psychique.L'individu qui entrait là,mourait pour le monde extérieur.Il était transformé en une autre personne,avec une autre personnalité adaptée aux principes établis.Il ne réfléchit pas davantage et,se levant,il se dirigea à pas rapides vers la première cabine publique de dénonciations.La décision était prise et il ne voulait pas y songer davantage,d'autant plus qu'il avait essayé de le convaincre à plusieurs reprises et qu'il avait chaque

fois obtenu la même réponse.

Quand Homère ferma derrière lui,la porte de sa maison,sa femme vint à sa rencontre.

-Nous avons de la visite -furent ses paroles.

Au geste,il comprit que ce n'était pas quelqu'un d'agréable.

-De qui s'agit-il? -demanda-t-il tandis qu'elle ajustait machinalement sa robe.

-Tante Fécondité.

-Ah,déjà! Toujours la même histoire -commenta-t-il en précédant sa femme sur le chemin vers le salon.Il esquissa le geste et se dirigea vers cette espèce de Cybèle cibernétique qui lui rendait,presque régulièrement,une visite depuis sa première année de mariage.Il salua la représentante du Ministère de la Population:

-Ravi de vous voir par ici.

-Comment tout se passe-t-il,monsieur Sanchez? -répondit-elle en se laissant serrer la main.Ensuite,et avant qu'Homère fût capable de prononcer une seule parole,tante Fécondité continua sans respirer:

-Mon temps est compté,chers amis,de sorte que nous irons droit au but.Ma visite d'aujourd'hui équivaut à un dernier avertissement.Vu que nos analyses se révèlent positives,nous déduisons que vous deux êtes capables d'avoir un enfant et que vous devez l'avoir.C'est une de vos obligations envers le gouvernement;ne soyez dès lors pas absurdes en prétendant l'éluder.Le Comité de Procréation de mon Ministère a étudié longuement votre cas et,en tant que son porte-parole, je dois vous communiquer que vous disposez d'un délai optimal de trois mois pour nous annoncer l'heureux événement.Il ne me reste plus maintenant qu'à vous demander de signer les formulaires où vous déclarez solennellement avoir été avisés de vos obligations.

Tant Homère que sa femme signèrent, sous le regard attentif de madame Castellor,qui ajouta avec un soupir:

-C'est si beau un bébé!

-Un véritable délice,madame -commenta Homère avec ironie.

-Je me réjouis de vous entendre parler de cette manière,monsieur Sanchez.L'insémination artificielle est tellement horrible et contre la nature...Maintenant,je dois m'en aller.Bonne nuit,madame Sanchez. Monsieur Sanchez,j'espère avoir, lors de ma prochaine visite,l'agréable mission de vous remettre la prime que le gouvernement vous octroyera pour votre enfant.

-Je nourris le même espoir,madame Castellor -répondit Homère,l'accompagnant jusqu'à la porte.En revenant,il se dirigea vers sa femme, en lui disant:

-Tu vois,Melina,tante Fécondité nous a adressé un ultimatum.Il n'y a pas d'autre solution que d'avoir un enfant,toi et moi.

-Tu veux dire que nous allons faire cas des menaces de cette prostituée stérilisée?

-Exactement!

-Mais...et nos principes?

-Il faudra les revoir.

-Les revoir? Je croyais que nous avions discuté ce point il y a déjà longtemps et que nous avions décidé que nous n'aurions pas l'enfant.Pourquoi ce revirement maintenant,cette défaillance devant les normes que nous avions juré de combattre?

-On ne peut pas rester statique en permanence et,d'autre part,nous n'avons pas eu l'occasion,ces derniers temps,de discuter le problème et je n'ai pas pu t'expliquer mes nouveaux points de vue.

Homère tira une cigarette et l'alluma sous le regard perplexe de sa femme;il poursuivit alors:

-Je me suis rendu compte,Melina,qu'il serait beaucoup plus utile pour notre cause de rester ici et de lutter de l'intérieur pour ce que nous aimons,que de nous en aller et nous transformer en quelque chose d'hybride qui luttera sur un champ de bataille lointain en attendant,à tout moment,les applaudissements d'une cour de jobards déphasés.Notre place est ici,n'en doute pas, et,si,pour demeurer ici,il faut faire des concessions,nous les fe-

rons.

Melina ne répondit pas;elle était trop surprise pour répondre avec cohérence.Elle fit volte-face et,sortant du salon,elle se rendit à la cuisine.

Homère la connaissait ou croyait la connaître,et il avait la conviction qu'elle finirait par accepter sa position,il en avait toujours été ainsi. Tout était question de temps.Essayant de ne plus se faire du souci,il prit son quotidien-video et l'introduisit dans la télé-cassette.Immédiatement,les nouvelles défilèrent sur le petit écran.

Melina entra avec le repas au moment où l'on annonçait que l'on avait trouvé trois automobiles que leurs propriétaires gardaient jalousement cachées.Les trois anti-sociaux avaient bien sûr été mis à la disposition de la justice et les voitures détruites.L'actualité sportive y fit suite.Homère déconnecta l'appareil et aida sa femme à dresser la table.Il demanda après un moment:

-Tu as réfléchi à ce que je t'ai dit, Melina?

Elle se contint et,appuyant les deux mains sur la table,commença:

-Homère,si je te disais que je ne suis pas d'accord avec toi,qu'adviendrait-il?

-Je penserais que tu te trouves pleinement dans ton droit.Il ne serait pas éthique que j'opère le choix pour nous deux.

-Je te remercie de me faciliter la tâche,parce que c'est également mon opinion.

-Cela signifie que tu n'es pas d'accord avec ce que je t'ai proposé,n'est-ce pas?

-Exactement -Melina fit une pause et poursuivit ensuite-.Je ne voudrais pas te juger,mais telles que se présentent les choses,je crois mon devoir de te faire savoir que dernièrement tu as changé peu à peu.Tu t'es -comment dire?- domestiqué.Et cela est dangereux. Tu m'as donné des raisons qui ne me convainquent absolument pas parce qu'elles me semblent une excuse pour couvrir ton conformisme grandissant.Je reste toujours la même et je continue à refuser d'avoir un enfant.

-Il semble que tu aies choisi pour les deux,non?

Melina s'approcha de lui et l'embrassa avec force.

-Oui,j'ai décidé pour les deux,parce que j'essaye de te sauver de toi-même.Ce n'est pas une question d'éthique mais de survivance.

Homère l'écarta doucement de lui, tandis qu'il disait:

-Je regrette,Melina,mais ma décision est prise.Je ne t'accompagnerai pas, mais je ne m'opposerai pas non plus à ce que tu t'en ailles si tel est ton désir.En ce moment,nos chemins se séparent;c'est tout.

Melina,se dégageant,fit quelques pas dans le salon avant de répondre.

-Je regrette ce que je vais te dire, mais j'espère que tu comprendras que c'est totalement nécessaire.

-Cela ressemble fort à une menace.

Homère s'approcha d'elle.

-Prends-le comme tu voudras,mais je suis disposée à te dénoncer,puisque c'est l'unique voie que tu me laisses pour te faire réagir.

La première réaction d'Homère fut la surprise et l'incrédulité,pourtant la fermeté qu'il y avait dans la voix de sa femme ne laissait aucun doute.

-C'est absurde! -commenta-t-il à voix haute,concrétisant sa pensée.

-Il n'y a rien d'absurde à ma décision;pourquoi n'essayes-tu pas de le comprendre? Tout pourrait être différent si tu...-La voix de Melina devint suppliante tandis qu'elle étalait tous les arguments possibles dans la tentative désespérée de le convaincre,mais Homère ne l'entendait pas.Il se savait menacé et il devait penser rapidement. Tout,dans son voisinage,s'écroulait et menaçait de l'entraîner.Sa machine,surtout sa machine.Il ne voulait pas,il ne pouvait pas l'abandonner, elle était son unique raison de vivre.Il finissait par s'en rendre compte.Le besoin qu'il avait d'elle s'élevait au-dessus de l'amour qu'il éprouvait pour sa femme et le choix n'était pas difficile.Alors...pourquoi doutait-il? Il regarda Melina et il se reprocha son égoïsme.La solution surgit soudain comme un éclair qui éblouit son entendement.

Elle se trouvait là,à portée de sa main.Après un petit changement,tout redeviendrait normal et il serait maître de Melina et de sa machine pour le reste de sa vie.Il s'assit et,regardant fixement sa femme,il dit:
-C'est bien,Melina.Qu'il en soit comme tu veux,mais je t'en prie,ne parlons plus de cela ce soir.

Le reste de la soirée passa en silence.Tous deux étaient absorbés par leurs pensées respectives.Elle,planifiant un futur lointain de tout ce qu'elle détestait,et lui,essayant de vaincre les ultimes réserves qui s'interposaient à son éthique pour atteindre le dessein souhaité.

Lorsqu'ils se retirèrent,Homère,le premier,gagna la chambre à coucher tandis que sa femme pénétrait dans la salle-de-bain.Elle le vit s'éloigner songeant qu'il était comme un enfant à qui l'on enlève un jouet.Elle savait qu'elle lui causait une grande peine,mais il n'y avait pas d'autre solution.Ses angoisses de liberté devaient se consumer,et même l'amour qu'elle éprouvait pour son mari ne devait pas être un obstacle pour elle. Elle se réjouissait d'empêcher que son mari continue à utiliser cette maudite machine puisque,si elle l'avait acceptée au début comme une attitude rebelle de sa part envers l'ordre établi,elle avait finalement compris que la machine était devenue sa seule motivation,et cela était dangereux,si dangereux que cela l'avait poussée à précipiter un peu le dénouement,mais sans être prise de court pour autant.

Lorsqu'elle entra dans la chambre à coucher,Homère dormait déjà.Elle se dénuda,se mit au lit,non sans avoir pris au préalable son comprimé anti-rêves.

Homère,à son côté,essayait d'éprouver des remords pour ce qu'il lui avait fait,mais il était déjà trop tard.Il ne s'écoulerait plus beaucoup de temps avant que la Brigade Anti-rêves ne fasse son apparition et ce fut le cas.Quelques minutes plus tard, il entendit le bruit de la clé standardisée dans la porte de l'entrée.Il se leva d'un bond et sortit dans le couloir au moment où le lieutenant Hector Sempere du Secteur A-6 entrait avec son détecteur à la main, se dirigeant directement vers le lit où dormait Melina.Homère demeura impassible tandis que deux autres policiers,portant une civière,pénétraient dans la chambre.
"Ils vont maintenant lui injecter le sérum de la réalité et ils vont l'emmener au centre de Rééducation; lorsqu'ils me la ramèneront,elle sera une épouse docile et tout marchera bien entre nous" -pensa-t-il,tandis que,dans la chambre à coucher,tout se déroulait avec une précision mathématique.Lorsqu'ils eurent terminé,le lieutenant lui tendit un certificat lui permettant de venir rechercher son épouse au Centre,une fois écoulé le temps qui y était prescrit.Il le remercia ensuite de son attitude si peu hostile,et tous trois sortirent en emmenant le corps de Melina sur la civière.
"J'espère que tu pourras comprendre plus tard pourquoi j'ai échangé ton comprimé anti-rêves contre un hallucinogène,Melina.C'était l'unique solution pour te retenir près de moi pour toujours" -murmura Homère en fermant la porte.

Ensuite,plus tranquille,il se dirigea vers la pièce du fond du couloir.Il y pénétra et,appuyant sur un ressort,le mur de droite, glissa doucement et découvrit sa machine,dissimulée dans une cloison double.Homère la caressa avec un soin extrême et,plaçant dans le viseur la photo d'Hippolyte,il commença à tout préparer pour une séance,tandis qu'il se rappelait du jour où,chargé des "Inspections Statistiques" par le Ministère de Rééducation Sociale,il était entré dans la maison d'Hippolyte Martin pour réaliser son travail routinier,après que tous ses biens eussent été réquisitionnés et,comme par hasard il avait découvert la double cloison et derrière elle, la machine avec toutes les instructions pour son maniement.C'était comme si son propriétaire l'avait laissée toute préparée pour qu'une

autre personne pût en profiter, et ce fut ce qu'il fit: il l'essaya par curiosité et il put ainsi se transporter dans la personne choisie et vivre avec elle en parfaite symbiose, tout en éprouvant les mêmes émotions et les mêmes réactions qu'elle. Cette expérience le troubla à tel point qu'il fit tout son possible pour qu'on lui attribue cette demeure et, avec elle, son secret qui allait maintenant lui rendre son plus important service.

Homère s'assit en face de l'écran transparent. Le visage d'Hippolyte Martin sembla l'encourager. Il établit les raccords nécessaires et, après avoir respiré profondément et s'être détendu, il actionna le commutateur de mise en marche. En une seconde, Homère se trouva dans le corps d'Hippolyte Martin, dans une des chambres du Centre de Rééducation.

Au contraire des autres fois, il n'éprouva aucune sensation de recul de la part du récepteur. Il avait l'impression de pénétrer dans un cerveau vide d'idées et de sensations, et il constata avec surprise qu'il obéissait à ses propres ordres mentaux. Dès lors, et pour l'essayer, il lui ordonna de se lever, de faire quelques tours dans la chambre, de se rendre au service. Il comprit que le cerveau d'Hippolyte avait été totalement vidé, afin de pouvoir le rééduquer ensuite conformément aux normes officielles: il était arrivé à temps. Ainsi, il serait plus facile d'être proche de Melina durant sa période de réadaptation. Il passait d'un sujet passif à un sujet actif, il pouvait ordonner à ce corps ses moindres désirs et celui-ci les réaliserait. C'était beaucoup plus que ce à quoi il s'attendait. A la fin, il laissa reposer le corps, tandis que lui, dans un coin du cerveau, essayait d'échafauder un plan qui lui permettrait de voir Melina le lendemain.

Il ressentit soudain une forte douleur qui provoqua son évanouissement. Lorsqu'il revint à lui, le jour, il se penchait par la fenêtre à travers les yeux ouverts d'Hippolyte. Il se trouva alors confronté à la réalité. Quelque chose avait flanché dans le transmueur et cela avait engendré sa douleur et son évanouissement, mais... quelle avait été la défaillance? La réponse ne tarda pas: le temps! Il avait oublié de program er la durée de la session et il ne pourrait probablement jamais plus regagner son corps... Cette découverte le remplit de terreur, il devait y avoir une solution et celle-ci devait se trouver dans le cerveau d'Hippolyte, mais où? C'était comme une vaste terre en friche et il n'existait aucune réponse. Il était prisonnier, prisonnier pour toujours dans un corps étranger. La certitude de sa situation le fit trembler pour ce qu'elle impliquait. Serait-il capable de résister aux heures de rééducation auxquelles il serait soumis, sans devenir fou? Il n'était pas sûr de pouvoir y résister et pourtant il devrait le faire. Il devait sortir de ce piège, de son propre piège.

Quand Melina fut déclarée guérie au Centre de Rééducation, on lui communiqua la mort de son mari, dans un accident qui remontait à quelques mois déjà. On lui remit une urne contenant ses cendres et son certificat de décès.

-Votre mari a été trouvé carbonisé à votre domicile, consécutivement à une décharge électrique -expliqua l'Assistante Sociale.

Ces déclarations ne causèrent pas la moindre étincelle d'émotion en Melina. Tout demeurait si lointain, tout lui paraissait si étrange... Bien plus, elle se trouva stupide avec cette boîte sous le bras.

Elle sortit du Centre et respira avec avidité l'air pur qui provenait de la colline voisine. Elle réfléchit où elle devait aller. L'Assistante lui avait fait savoir que son ancien domicile avait été réquisitionné; mais, cela oui, on lui avait assigné une petite cellule d'habitation dans le Polygone A-22, au nord de la ville. On lui avait également attribué un poste de travail au Ministère des Transports en Commun.

-Bonjour, Melina -l'apostropha quelqu'un. Elle se retourna: Hippolyte Martin, son compagnon de rééducation.

-Comment allez-vous, Hippolyte? Cela fait des jours que je ne vous ai pas

vu.Vous en avez également fini aujourd'hui?
-Non,cela fait déjà quinze jours que j'en suis sorti -répondit celui-ci et, s'éclaircissant la voix,il ajouta sans beaucoup de conviction-.Croyez que je suis désolé de ce qui est arrivé à votre époux.
-Ah,oui!...merci beaucoup!
-Vous permettez? -Hippolyte s'approcha d'elle et prit l'urne.

Elle la lui remit;il y avait quelque chose dans le regard de cet homme qui lui était vaguement familier;c'était comme l'ombre d'une autre présence.Elle ne s'opposa même pas à ce qu'il la prenne par le bras et la conduise jusqu'au turbotrain.Sa protection spontanée lui fit du bien.

A l'arrière-plan des cimes des arbres commencèrent à poindre quelques nuages gris,menaçants.Le train partit rapidement vers la ville.



---

Ramón Gómez de la Serna,né à Madrid en 1891,est probablement un des écrivains les plus extraordinaires de la littérature espagnole,ne fût-ce parce qu'il était un touche-à-tout.On lui doit un des premiers textes de SF espagnole, "el dueño del atomo,où il préfigure,déjà en 1926,les conséquences de l'énergie atomique.Talent polyvalent,il nous vaut encore "los muertos y las muertas","Caprichos",dont ses "greguerias" sont devenues célèbres,truffées d'idées fantastiques et insolites;il est un fantaisiste dans le bon sens du terme.Le récit suivant est extrait de son roman "el incongruente" (1922).Signalons qu'il fut l'un des premiers écrivains "vanguardista" espagnols;il choisit de s'éteindre en Amérique Latine,à Buenos Aires.

## LA FUITE VERS LE VILLAGE DES POUPEES DE CIRE.

Après l'affront que lui avait fait cette femme,Gustave retourna chez lui et se mit à penser à la motocyclette. Il n'avait pas d'autre solution.C'était comme s'il allait acheter un révolver automatique pour se donner la mort.

Décidé à s'acheter une motocyclette, il s'endormit comme l'enfant qui attend un jouet pour le lever du jour.Il rêva de motocyclettes et tout de suite après s'être réveillé,il sortit dans la rue et se dirigea vers le bazar de motocyclettes.

"Demain,vous ne pourrez me voir,tant je serai véloce,quand je passerai parmi vous",semblait-il vouloir dire aux passants,par son geste.

L'incongru pénétra dans le hangar à motocyclettes,après les avoir contemplées paisibles,immobiles,attachées à leurs mangeoires,comme dans le fond d'une étable l'après-midi,lui évoquaient ses lointains souvenirs d'enfance.

Le tintement de la sonnette optimiste et des quatre carillons caractéristiques des magasins d'automobiles et de motocyclettes se fit entendre,magasins dont le négoce est si important qu'il est annoncé comme par de la musique,car le propriétaire veut clairement signifier à celui qui entre dans un tel magasin qu'il doit bien se rendre compte de l'endroit où il pénètre et qu'il doit obligatoirement acheter quelque chose.

Un monsieur à la veste très ajustée s'avança solennellement sur le tapis central,tel celui qui reçoit le nouvel ami dans le somptueux bureau de son père le ministre.

Devait-il lui serrer la main? S'il ne le faisait pas,ne commettait-il pas une grossièreté impardonnable?

Il ne la lui tendit cependant pas,car ce faisant,le vendeur l'aurait peut-être pris pour un parvenu et l'aurait trompé en ne manquant pas de hausser alors le prix de sa motocyclette.

L'incongru se voulait très au courant de tout ce qui touchait aux motocyclettes et il devançait continuellement le vendeur par des:
-Oui...,je sais...,je sais...,je la connais déjà...

Comme il savait monter à bicyclette,il n'eut aucune difficulté

à sortir sur la motocyclette qu'il avait choisie et il commença à parcourir les rues comme si les roues se fussent déroulées tels des serpentins.Il fit plusieurs fois le tour de la ville pour s'élancer finalement sur une route et, décidé,il se mit à suivre la droite interminable,car l'engin qu'il avait choisi était capable de couvrir les plus longues distances.

En pleine course,son appétit s'ouvrit avec ce désir de manger du pain chaud que provoquent les routes.Comme il passait devant une petite auberge d'allure modeste,Gustave éprouva le besoin d'arrêter la motocyclette et il se rendit compte alors qu'il avait oublié comment il devait procéder ou que le vendeur ne l'avait pas renseigné lorsqu'il lui avait vendu l'engin.Durant un long bout de chemin,il chercha le ressort qui devait commander l'arrêt.Mais il n'y avait rien à faire.Distrait par ses recherches,il manquait de tomber à tout instant et il ne parvenait pas à trouver le bouton d'arrêt.Il décida donc de s'arrêter quand il serait à court d'essence.A cause de l'impossibilité de s'arrêter,l'engin semblait se diriger tout seul vers un lieu inconnu,avec,sur sa route,une enveloppe fermée du Destin, enveloppe qui ne pourrait s'ouvrir qu'à l'arrivée au village final de l'étape.

L'envie de pain,que suscitait en lui la vue des champs,s'était aggravée et était venue s'ajouter à la faim du déjeuner et à celle du souper,car l'heure du repas était inscrite dans le ciel qui jette les premières étoiles dans les ragoûts campagnards pour leur conférer la saveur émouvante de la nuit.

Gustave ne savait plus quel chemin il suivait et il souhaitait même faire échouer le motocyclette.Dans ce but,il s'engagea sur une ancienne chaussée et suivit ensuite un champ de lenstiques, mais la motocyclette,qui était un dernier modèle utilisable même dans les tranchées,vint à bout de tous les obstacles.Elle ne cherchait plus les chemins qui offrent la sécurité de ne jamais être coupés par un gouffre à pic,elle parcourait les endroits écartés et rustiques,elle cahotait sur les bosses du terrain sans pour autant dimminuer sa vitesse.

Vers minuit,la motocyclette ralentit son allure et présenta les symptômes du sommeil et de l'arrêt de coeur.

Gustave se sentit heureux car il était à proximité d'un village illuminé comme par des lumières de miroirs.Un village qui faisait des adieux plutôt qu'il ne souhaitait de bienvenues et qui de ce fait amplifiait l'anxiété que l'on éprouvait à y entrer.Les râles de la motocyclette avaient diminué comme si son agonie touchait à sa fin et Gustave dut alors commencer à pédaler. Le village,qui comme tous les villages de cet aspect,paraissait proche,était un village qu'il eut de grandes peines à atteindre car il devait faire avancer cette espèce de cuisinière économique.

Les maisons manquaient tellement d'expression sous la lumière lunaire qu'elles semblaient mortes.En réalité,ce qui paraissait être lumière de miroirs était scintillement de miroirs car toutes les fenêtres avaient des miroirs à la place des carreaux.

Comme le gloussement des miroirs était fantastique et comme ils lançaient des lunes à la Lune!

Gustave baissa les yeux avec la honte de celui qui ne peut regarder très longtemps un objet aux éclats désordonnés de lumière,et il monta vers la cité des "Miroirs aux alouettes",comme il l'avait immédiatement baptisée.

Cette cité surprenait par ses toitures pointues et ses ombres silencieuses comme il n'en avait jamais vues.Il n'y avait personne dans les rues et cette profusion de miroirs aux balcons semblait isoler davantage les maisons,car elles repoussaient de la sorte toute leur intimité,tout approfondissement,tout secret.Il n'y avait à l'intérieur de ces maisons qu'une ombre confuse et sans intérêt.L'intérêt résidait dans les rues et dans les jeux d'ombre et de lumière sous la clarté lunaire.

Que de cris jaillissaient de toutes les fenêtres,que de détonations !

Parfois les miroirs paraissaient se briser et un feu livide semblait éclater en vingt endroits différents.

Gustave se sentait comme dans sa ville natale,car cette cité semblait être entièrement vouée à l'incongruité,le Saint Pétersbourg de l'incongruité.Personne ne venait à sa rencontre et nulle part il n'entendait de bruit humain.C'est ainsi qu'il arriva à la grand'place dont les maisons se regardaient les unes les autres avec des coups d'oeil de curiosité intime.

"Comme je me vois bien,ici au centre"- pensa Gustave.-Il semble que tous les coiffeurs du monde me placent entre leurs miroirs afin que je puisse me voir par derrière,par la gauche,par la droite et sous tous les angles".

Parfois il semblait aussi que toutes les maisons faisaient les yeux blancs.L'horloge du bâtiment qui,par ses apparences,semblait être la Mairie, comportait une sphère en miroir qui paraissait illuminée comme celle des horloges incandescentes,mais les aiguilles étaient immobiles et comme peintes sur le cristal.

Lorsqu'il observa plus attentivement, il remarqua des détails surprenants: il n'y avait pas de magasins,aucun câble ne traversait le ciel des rues et il n'y avait pas de lanternes publiques pour éclairer les nuits sans lune.Comme le village des "Miroirs aux alouettes" semblait tout récent et non encore utilisé,Gustave,qui déambulait dans les rues,songeait que c'était une ruine pure,la ruine idéale,la ruine du nouveau.

Lorsqu'il le considérait plus attentivement,il lui semblait être le rêve d'un menuisier monstrueux,le projet jamais réalisé d'une nouvelle cité.

Sa motocyclette épuisée le suivait, docile comme une bicyclette,obéissante comme un agneau.Surpris de ne trouver dans toute la localité ni auberge ni cantine,Gustave commença à klaxonner. Les sons du klaxon se transformaient en sons de lune quand ils s'écrasaient contre les miroirs,mais rien ni personne ne se manifestait.

-Pouet! Pouet! -faisait le klaxon comme si l'on eût serré le petit ventre du fils adoptif du village,comme si l'on eût pressé "le grand sympathique" de toutes les matrones.

-Pouet! Pouet! Pouet!

Les miroirs ne lui prêtaient pas attention et continuaient à l'ignorer.

"Je n'ai jamais vu un village aussi étrange -pensait-il-.C'était comme si les veilleurs de nuit s'étaient arrêtés sur les balcons au lieu de s'arrêter aux coins des rues".

Devant une telle situation,son dernier recours était de continuer à klaxonner bien qu'il ne crût plus en l'efficacité d'un tel procédé.Tous les miroirs galvanolunarisés lui renvoyaient les sons de son klaxon et lui répondaient avec un "Fi donc!" très expressif.Finalement,le bruit de pas authentiques se fit entendre. Quelqu'un s'approchait.Un bandit,maître des lieux? Le menuisier maniaque? L'araignée propriétaire?...

Un homme ne tarda pas à apparaître,coiffé d'un béret sur le galon duquel était inscrit:"Interprète unique".

Gustave regarda cet homme aux oreilles de fou et lui demanda:

-Voudriez-vous me dire où je me trouve?

-Dans le village des poupées de cire- répondit-il.

-Et,où pourrais-je dormir cette nuit?

-Chez moi...C'est la seule maison habitée par un être humain.

-Allons-y -répondit Gustave qui se sentait épuisé.

Et ils se dirigèrent vers la maison de l'interprète.Celui-ci dit à Gustave:

-Comme personne ne vient jamais ici, je ne dispose que d'un seul lit,le mien.Mais il y a deux matelas.

Il en sortit un et le jeta sur le sol.Gustave se laissa tomber sur le matelas et il ne tarda pas à ronfler.

Le lendemain,il fut réveillé de bonne heure par les scintillements des miroirs qui dissolvaient le soleil.

-Ainsi donc,je suis dans le village des poupées de cire.

Un sourire joyeux semblait mettre sur sa bouche des petites moustaches aux pointes gominées et effilées.

...

C'était comme si l'incongruité cherchait pour lui l'introuvable,ce avec quoi il avait le plus sympathisé dans sa vie.Car l'idéal de Gustave était une poupée de cire.Il rêvait de pouvoir asseoir sur un divan la femme silencieuse et fidèle,avec ses cheveux naturels et doux,cheveux authentiques qui lui auraient offert toute la vérité.

Gustave voulait pouvoir dire à ses visiteurs: "Regardez mon épouse".Il cherchait partout la poupée de cire et il ne la trouvait nulle part.Il voulait une poupée de cire pour se marier avec elle,pour accomplir l'inévitable et inénarrable acte du mariage.

Avec une telle épouse dans son bureau, la ruse prédominante de la femme serait vaincue et neutralisée,elle n'aurait plus d'importance et elle ne serait alors que naturelle et sincère si elle n'inclinait pas au mariage

"Enfin! -pensait-il- Je vais réaliser mon idéal".

L'interprète le conduisit dans la rue.La journée était magnifique et il vit que les balcons étaient ouverts sur des intérieurs très bien décorés,avec des araignées à cinq branches et cinq globes comme celles qui pendent dans les maisons de poupées,fausses araignées sur lesquelles il est très agréable de contempler les filigranes de cristal.Les volets des fenêtres de miroir étaient tournés vers l'intérieur et adossés aux murs.A certains balcons se penchait la belle et statique silhouette de quelque femme de cire qui semblait fixer les nuages.Le guide lui demanda:

-Voulez-vous rendre visite à la plus belle femme du monde?

-Oui...Allons-y -répondit Gustave.

Ils suivirent les trottoirs vierges de toute trace de pas,arrivèrent à un portail ouvert qu'ils franchirent et montèrent par un escalier qui résonnait comme des boîtes de cigares vides.

L'interprète ouvrit la porte avec son passe-partout de portier de ministère,souleva le rideau qui cachait la chambre avec les fenêtres ouvertes sur la rue,et il présenta à Gustave la plus belle femme du monde,un être fascinant et inaccessible.

-Elle est la reine de la ville par sa beauté...

Une fois dans la chambre de l'auguste beauté,celle-ci accorda à Gustave ses sourires et quelques mouvements gracieux de la tête.

-Elle est sublime! -s'exclama Gustave enthousiasmé.

-Merci monsieur -dit la femme de cire.

-Mais,elle parle? -demanda Gustave au guide.

-Elles parlent,oui...Elles ne sont pas des poupées de cire mais des femmes de cire...C'est-à-dire qu'elles sont l'instant qui précède la transformation en poupées,le moment avant qu'elles ne deviennent immobiles et que leur sang ne se coagule dans la plus totale des embolies.

-Si je pouvais rester avec elle...- dit Gustave d'une voix suppliante.

-Vos intentions sont-elles honnêtes?- demanda le guide.

La femme de cire répondit pour Gustave;elle lança au guide un regard sombre et digne.

-Si je lui faisais la cour -rétorqua Gustave-,ce serait pour qu'elle devienne mon épouse légitime.

L'interprète convaincu se retira et laissa Gustave seul avec la femme de cire.Jamais ce dernier n'avait ressenti une émotion plus forte,jamais le silence ne l'avait ainsi pétrifié et jamais il n'avait voulu dire tant de choses qu'à cette occasion.

-Et vous,pourriez-vous m'aimer?

-Pourquoi pas?...Beaucoup...Si vous faites pénitence pour toutes les femmes indignes que vous avez aimées et que durant un mois vous vous baigniez deux fois par jour dans la rivière qui coule à côté du village.

-Je le ferai -dit Gustave.

-Alors parlez-moi comme si vous étiez déjà mon fiancé.Les miroirs de mes fenêtres vous ont tant appelé! Ah! Mais j'espérais qu'une nuit quelqu'un vous mènerait à moi! Beaucoup d'autres sont venus avec vous.

-Non...Je suis seul...

-Ah! Ainsi les autres n'ont pas de fiancé?...Quel grand bonheur!

Gustave sourit devant un coeur si féminin qui se réjouissait d'être celui de la seule aimée et qui délirait de joie à la pensée que ses compagnes regardaient statiques la merveilleuse journée, solitaire et vide d'étrangers comme toujours.

-Il y a dans tes yeux plus de vérité que dans ceux des autres, parce que tu es la plus belle.

-Ma beauté suffira-t-elle à te retenir pour toujours?

-Toujours? -demanda Gustave, surpris par ce mot.

-Oui, toujours...Au contraire de tes soeurs, j'ai besoin des choses pour toujours...Contre le don de ta personne, je t'offre une beauté que tous t'envieront. Pour que tu me tiennes toujours compagnie, pour que tu me défendes contre les commerçants qui viennent chercher les emboliques et qui attendent de me trouver dans cet état...Sans doute, j'irai à Paris...Je préfère rester ici, mais en ta compagnie et en tant que ton épouse devant Dieu et devant les hommes...

-Comme tu es belle quand tu parles!... Ton visage ne s'anime pas et n'est agité d'aucune contraction. C'est comme si j'entendais parler un tableau...

-Pas tant de louanges...Je veux au contraire que tu me dises si tu supporteras toujours la mélancolie de m'aimer.

-Toujours...Mais pourquoi devrais-je éprouver la mélancolie de t'aimer?

-Sais-tu ce que signifie de devoir supporter toujours la percluse qui ne dépérira jamais, qui ne perdra jamais sa beauté, même quand toi tu auras vieilli?...

-Mais toi, m'aimeras-tu, même quand je serai un vieillard et que tu continueras à être la jeune fille de maintenant?...

-Je t'aimerai. Mais pour que je t'aime alors et que je supporte cette mélancolie, tu dois recevoir aujourd'hui, comme la plus grande douceur que je puisse t'offrir, la mélancolie de me voir incapable maintenant de ne répondre à la fougue de ta jeunese qu'avec le regard et les mots.

-Cela me suffit...Pouvoir toujours contempler cette main me suffirait...Je n'ai jamais vu de mains aussi pures et dans une position aussi pure que celle-ci...Les femmes ne savent pas placer leurs mains comme tu le fais...

-Vois-tu au moins que je me rends compte de la réalité? Ou me crois-tu ignorante?

-Je vois que tu comprends tout et que c'est pour cela que ton front est dépourvu de toute ride et imprégné de cette pitié et de cette douceur invariables que les fronts des humains perdent par moments.

Gustave la regardait émerveillé et il comprenait la douceur de cette compagne de cire, aussi féminine que n'importe quelle femme et cependant en rien aventurière, car il est bien connu que même les boiteuses aiment boitiller à travers le monde.

De quel aplomb il ferait preuve dans les affaires! Il se défendrait même de l'incongruité dans laquelle il se voyait quand il courait les femmes. Il lirait les livres et les journaux en face de sa femme et, pardessus sa lecture, il pourrait contempler sa tranquillité et sa patience. Il ne devrait pas la mener à la promenade ni au théâtre. Jamais il ne devrait voyager avec elle et n'aurait à supporter la jalousie de se trouver dans le même compartiment! Il avait résolu le problème du mariage et plus jamais les hommes mariés, avec lesquels il mangeait, ne lui diraient à table:

-Et vous, quand vous mariez-vous?

Ou bien:

-Buvez le fond de la bouteille pour que vous puissiez vous marier cette année!

Il ne devrait plus payer les fortes contributions qui sanctionnaient le célibat et, dans les lettres qu'il recevrait, il y aurait toujours des salutations pour son épouse.

Il éprouverait la joie et l'égoïsme que donne une maison avec une armoire à glace de femme, couverte de cartons à chapeaux pour les chapeaux à grandes plumes des poupées de cire, des fines plumes bleues généralement.

-Me resteras-tu toujours fidèle?-- lui demanda-t-elle à nouveau.

-Oui...Toujours...Parce que tu es

femme,femme immobile et sans faux semblants.
-Ainsi suis-je.Mais si tu m'étais infidèle,tu me retrouverais morte,...brisée, ...effondrée,...irrécomposable et peut-être même,mangée à jamais par la vérole.

Dans la paix du décor de cette chambre avec ses meubles et ses miroirs de théâtre ou de maison de poupée agrandie,Gustave éprouvait la douceur de vivre avec la compagne silencieuse et pure qui offre son amour pour toujours...Lorsque le guide revint,il lui dit:
-Je l'épouserai...

Et la nuit venue,il parcourut longtemps les chemins inconnus avant de retrouver le chemin de la vie.Une fois chez lui,il entama les préparatifs pour le mariage idéal,qu'il essayerait de cacher aux femmes car,si elles l'apprenaient,elles haïraient les poupées de cire et les briseraient lors d'une nuit d'un nouveau massacre des Innocents.

Il commença par commander le canapé-lit où la poupée s'asseyerait avec l'hémiplégie qu'elle présenterait dans le monde des vivants,elle qui lui avait parlé une fois parce qu'il avait eu la chance de la trouver dans son village.

Comme tout homme qui va se marier,Gustave déchira ses lettres d'amours passées et brûla ses souvenirs.L'impossibilité éternelle ne fouillerait jamais ses tiroirs,mais il voulait la recevoir dignement.

Entretemps,la motocyclette sautillait dans un coin,inquiète et irritée,désireuse de courir,déjà couverte à certains endroits de pansements de vagabond.

Devait-il sortir ses papiers? Oui.Pour une fois,il sortirait ses papiers pour savoir au moins où ils se trouvaient.

Gustave s'affaira avec grande hâte à mettre en ordre ses papiers,acheta le bracelet d'or et,disposé à partir,il chargea la motocyclette de bidons d'essence.

Et il partit.

Et,durant de longs jours,il chercha le village des poupées de cire.Très souvent,il crut retrouver le chemin mais il se perdait toujours et il dut finalement renoncer à retrouver la plus belle femme du monde,avec l'inoubliable image de qui,un jour,il avait failli se marier.



---

Romeu de Melo est un des seuls écrivains portugais dans le domaine qui nous intéresse.Il existe quelques oeuvres éparses dans le temps mais aucune ne se détache nettement par son originalité.Cette nouvelle illustre l'ère de pensée démocratique,qui anime ce pays depuis quelque temps,et fait réfléchir...

## NOUS SAVONS TOUT.

Sa curiosité avait été éveillée par la façon insolite dont la chose était survenue.Tout en jouant avec la bille, qu'il faisait sauter d'une main à l'autre,il passa les faits en revue afin de ne pas omettre le moindre détail.

Il se trouvait assis à son bureau,en train de ranger ses papiers et de trier la correspondance qui s'était amoncelée, lorsque son attention fut attirée par un bruit métallique,un "tic" bien nét qui lui fit lever les yeux et fixer le bureau.Le bruit provenait,sans aucun doute,de quelque chose qui avait frappé le dessus du bureau et qui avait ensuite roulé vers le milieu de la pièce. Rouler c'était bien le mot car il avait nettement perçu le son caractéristique d'une bille glissant sur le plancher.

Mais que venait donc faire une bille à cette heure-là dans le bureau d'un homme posé,la quarantaine bien sonnée,sans enfants,presque célibataire,plein de bon sens et la tête remplie d'idées fondamentales? Surtout qu'il se trouvait seul à la maison! Une bille,ce n'est pas possible -pensa-t-il-,...peut-être quelque chose qui vient de tomber. Mais quoi? Et d'où? L'événement était probablement sans importance

mais il se leva tout de même pour jeter un coup d'oeil à terre et à son bureau. Là, sur la surface polie, il y avait bien un creux. Il fallait donc regarder de plus près et, en cherchant, il trouva. C'était bien une bille.

Il la trouva près du pied du meuble, légèrement cachée. En y regardant de plus près, on voyait qu'il ne s'agissait pas d'une bille quelconque mais plutôt d'une sphère métallique d'un centimètre et demi de diamètre environ et trop lourde et peu pratique pour être un jouet d'enfants de 8 à 10 ans. La bille avait une couleur gris-blanc de vieux chrome et semblait être le plus innocent objet du monde.

Malgré tout, il y avait un petit problème à résoudre: comment la bille était-elle venue dans son bureau? L'homme marcha jusqu'au balcon et regarda autour de lui. En face, il n'y avait pas de voisins; uniquement et déjà assez éloignés, quelques immeubles en construction. Personne au-dessus de son quatrième étage. Logiquement, se disait l'homme, la sphère n'aurait pu entrer, mais la vérité c'est qu'elle se trouvait, passive, entre ses mains.

Une sphère tout à fait courante s'était donc comportée d'une façon pour le moins inhabituelle. Elle n'était certainement pas venue à travers les airs car le vent n'aurait pu emporter un objet si lourd. Elle n'était pas tombée de l'espace car, dans un ciel sans nuages, on ne voyait aucun avion, hélicoptère ou quoi que ce fût d'autre. Elle n'avait pas été lancée car il n'y avait personne en vue ayant pu le faire. Mais surtout, et il en était sûr, elle ne lui appartenait pas: il ne l'avait jamais vue, malgré un étrange sentiment de familiarité qui le poussait à la regarder comme étant sa propriété.

Dérouté par l'apparente inconséquence des faits, il haussa les épaules, se leva et déposa délicatement la sphère sur son bureau et se remit à ranger les papiers. Son esprit, cependant, se trouvait ailleurs; il ne pouvait pas oublier la sphère. Après avoir bourré lentement sa pipe, il s'assit sur son fauteuil et s'enfonça dans ses pensées, perdant toute envie de travailler. Son imagination s'effilochait comme la fumée de sa pipe et ses pensées sautaient d'un sujet à l'autre dans une divagation paresseuse... Il se sentait bien ainsi, la conscience légère et la mémoire soulagée par un "strip-tease" salutaire.

Après avoir réfléchi pendant assez longtemps, il eut subitement conscience que sa divagation n'était ni désordonnée ni spontanée. Il sentait, bien au contraire, que son esprit suivait un schéma obligatoire de remémorisation et d'analyse réflexive. Il eut même conscience qu'il avait suivi un curieux schéma de questions et de réponses. En effet, quand on divague sans but défini, on ne passe pas de la préhistoire à l'Egypte, de l'Egypte aux autres civilisations anciennes, aux classiques, à l'âge moderne et, enfin, aux temps présents. Et on analyse encore moins, systématiquement -c'est bien le mot-, l'évolution des sciences et des techniques ainsi que les moments déterminants de la culture et de la vie humaines.

Appelons cela une divagation intelligente, se dit l'homme. Cependant, une telle explication ne pouvait le satisfaire. Il sentait à l'intérieur de lui-même une espèce de lumière qui parcourait les recoins de sa mémoire pour lui dérober son expérience consciente et inconsciente. Une "main" habile et efficace manipulait son intimité et séparait le bon grain de l'ivraie. Cependant, tout ceci lui apparut comme faisant partie de sa divagation. Subitement, il eut comme une révélation: la sphère se trouvait sûrement associée à cette étrange fouille de sa mémoire qui lui apparaissait de moins en moins un voyage spontané à travers les méandres de ses souvenirs.

Il voulut se lever pour mieux observer l'objet qui, de façon si insolite était entré en contact avec lui et remarqua avec étonnement qu'il ne voulait pas se lever. Plus que ça, il n'avait pas la volonté de vouloir, comme si, de façon contradictoire, une partie de son être voulait éclaircir

la situation et l'autre l'en empêchait, l'enfonçant paresseusement dans le fauteuil.Dans cette lutte de volontés contradictoires,rendue encore plus ardue par un besoin pressant de continuer à divaguer,l'homme perdit assez de temps pour que le soleil se couche et que le jour limpide se convertisse en une soirée tiède et calme.

Il savait maintenant que quelque chose d'extraordinaire venait de se passer. Un dialogue actif avec lui-même avait succédé aux divagations initiales comme si un virus intelligent était venu s'incruster dans son cerveau pour le questionner à tort et à travers.Pourquoi les pyramides de l'Egypte? Pourquoi la Guerre de Cent Ans? Pourquoi l'assassinat de Rathenau? Pourquoi la marche sur Rome? Pourquoi les camps de la mort? Pourquoi les expériences nucléaires et la pollution de l'atmosphère? Oui,pourquoi?...

Chaque personne se pose des questions, celles-ci,peut-être,et d'autres encore. Seulement...ce qui était étrange était la façon dont les questions surgissaient, sans aucune nuance d'approbation ou de répugnance,mais plutôt empreintes d'une sorte de perplexité comme si tous les faits étaient nouveaux pour lui.

Il se concentre à nouveau sur la sphère.Comment était-elle entrée? Que faisait-elle là? Et,à ces questions, celles-ci bien personnelles,il trouvait dans sa conscience des réponses bien nettes comme si la sphère -ou quoi que ce fût d'autre- avait enfin décidé de le mettre sur la voie.

La sphère n'était qu'un agent mécanique de communication.Il s'agissait d'un appareil complexe du point de vue humain et qui permettait d'intensifier une convergence psychologique.Bref,la sphère jouait le rôle d'un relais de communication télépathique.Elle avait été envoyée par des êtres humanoïdes qui se trouvaient à bord de deux vaisseaux cosmiques stationnés à trois mille kilomètres d'altitude et qui établissaient ainsi un contact direct avec un être humain.

Pourquoi l'avait-on choisi? Parce qu'ils avaient détecté dans ces coordonnées géographiques précises,la capacité psycho-télépathique nécessaire.La sphère avait été réglée pour pouvoir être attirée par le champ télépathique qui entourait l'homme.

Ils ne s'étaient pas fait connaître plus tôt car il leur manquait des éléments pour formuler le langage de l'homme.Seulement une fois en possession des données psychologiques de l'homme,ils avaient pu constituer la table des équivalences indispensable à une communication psychique efficace.Pendant le temps écoulé entre l'arrivée de la sphère et ce moment précis,ils avaient interprété ses signaux,ayant capté quelques images,opinions et raisonnements.Mais,bien sûr,il subsistait encore de nombreux doutes car ils n'avaient appris que des éléments sans suite.

D'où venaient-ils? D'une planète d'Alpha de Centaure qui était en quelque sorte une réplique de la Terre.Leur vie était basée,tout comme celle des hommes,sur le carbone et l'oxygène.Il y avait d'étonnantes affinités entre eux et les hommes.Certes,ils pouvaient être considérés comme des hommes,des hommes bizarres de taille légèrement inférieure à la moyenne.

Que prétendaient-ils? Rien de bien précis,au moins dans le sens positif et pragmatique de l'expression.La question devait plutôt être formulée dans l'autre sens: les hommes voudraient-ils quelque chose d'eux?

Ils constituaient une brigade d'information,ayant pour but de développer la sociabilité parmi les êtres humains et para-humains éparpillés dans toute la galaxie.La fonction de sociabilité entraînait,d'un côté,l'entière liberté d'accepter ou de rejeter le contact et,de l'autre, n'imposait aux parties aucune responsabilité "contractuelle".Il ne s'agissait pas de négoce mais plutôt de...d'un entretien à une table de café -dans son esprit,l'homme vit l'image simplifiée de deux silhouettes humanoïdes assises autour d'une table devant deux verres-.

A la suite de cette série de questions et réponses,l'homme ne se sentait déjà plus cloué au fauteuil.Il

se leva, fit un effort pour chasser de son esprit quelques idées parasites qui lui perturbaient le raisonnement, et il prit la sphère entre ses mains. Il la regarda attentivement, puis avec respect comme il s'était agi d'une ambassadrice charnelle de ces êtres étranges qui avaient fait un voyage de 4,27 années-lumière pour prendre un verre avec l'humanité.

S'agissait-il de pure curiosité intellectuelle? La réponse des visiteurs ne se fit pas attendre. Il y avait de la curiosité mais surtout quelque chose de bien plus important. Ils l'avaient déjà dit: sociabilité, désir d'être ensemble, connaître pour mieux faire, un sentiment complexe de perfection.

Les choses se passaient dans des circonstances tellement différentes de celles prévues par beaucoup d'êtres humains qui avaient imaginé l'arrivée de créatures de l'espace: pas de tentacules, pas d'yeux à facettes multiples mais plutôt une structure pratiquement humaine. En plus, il ne s'agissait ni de conquérants, ni de missionnaires, ni de commerçants. La perspective la plus adéquate que l'homme imagina, fut celle de touristes, de touristes très particuliers et coopérants, manifestant une supériorité spirituelle qui les plaçait au niveau de la perfection. Bien qu'avec certaines réserves, les centauriens approuvèrent cette idée que l'homme se faisait d'eux car, somme toute, c'était celle qui s'adaptait le mieux à des amis très particuliers et désintéressés, auxquels on pouvait se confier.

Son esprit reçut l'image très nette d'un visage mongoloïde, le front anormalement large et un regard droit et pur d'une profondeur troublante. Ce fut la vue de ce visage, qui le regardait avec un mélange de sérénité et de grande sympathie, qui permit à l'homme de se faire une idée plus concrète du degré de perfection spirituelle atteint par les centauriens. Il y avait, dans les traits de ce visage, tous les éléments évocateurs de la grandeur d'âme. L'homme se sentit extrêmement confiant, comme si cette sérénité supérieure s'était communiquée à lui pour lui faire partager une forme de vie, où la jalousie, la suspicion et la crainte ne pouvaient exister ni même être conçues. Il perdit la notion du temps, abîmé en réflexions sur l'étonnante rencontre avec un être d'un autre monde et son identification à lui sans le moindre sentiment d'infériorité. Il se sentait, lui homme, une vieille connaissance des centauriens, comme s'il avait toujours existé en lui une étincelle de cette grandeur spirituelle qui l'animait maintenant.

Et parce que l'homme était un esprit cultivé et au courant de beaucoup de choses -il était professeur de philosophie et d'histoire- la conversation fut alimentée sérieusement et de façon méthodique.

L'humanité était gravement malade. L'homme le savait, ainsi que les centauriens qui de nouveau se montraient perplexes devant l'immense succession de faits contradictoires dont ils avaient pris connaissance. Comme s'ils étaient des oracles vivants, ils firent sentir que l'homme pourrait se servir de leurs capacités et de leur vaste expérience et qu'ils étaient prêts à mettre à la disposition de l'humanité les solutions capables de s'adapter à ses besoins impérieux.

Ils se mirent à discourir.

Dans l'opinion des centauriens, l'éventuelle gravité de la situation humaine ne pourrait être vaincue par le progrès technique et scientifique seuls, mais plutôt grâce à une évolution éthique et intellectuelle effective. Sur ce point, il leur semblait qu'ils pourraient être utiles aux terriens. Eux-mêmes avaient, dans leur passé, sciemment freiné le développement d'un progrès irrationnel pour revenir au "moi" individuel et collectif, et approfondir la signification de beaucoup de choses qui, dans une civilisation matérialiste, passent souvent inaperçues.

L'Homme ne devait provisoirement plus se préoccuper de voler plus vite, de produire toujours davantage ou de créer la cellule vivante. Il lui fallait surtout se demander

pourquoi il désirait voler -et,sur ce point,ils n'avaient pas trouvé d'explications acceptables dans son esprit-; pourquoi produire toujours davantage quand il y avait une confusion énorme due à la production de trop de choses inutiles et à un manque de planification dans la distribution et la consommation; pourquoi créer la vie artificielle -si les rapports avec la vie naturelle étaient encore si imparfaits -l'homme avec lui-même et avec les autres,et l'humanité avec les autres formes de vie-.Non,affirma dans l'esprit de l'homme l'image du centaurien porte-parole, tout ceci sera pour plus tard.Au nom de la vérité,c'était leur devoir de lui dire que le problème de l'humanité consistait en un manque de vision profonde, en une ignorance des causes et des raisons véritables.

L'homme manifesta son accord et sentit qu'un bien-être intérieur inhabituel remplaçait l'angoisse de l'expectative. Les centauriens avaient enfin trouvé le noeud du problème humain.L'humanité avait toujours manqué d'une voie spéciale où...il y avait probablement eu des personnes et même des civilisations, où l'on avait entrepris l'effort de comprendre,mais ensuite...l'"homo faber" avait toujours dominé l'humanité,faisant passer la main avant la tête,la tête avant le coeur.C'est pourquoi l'humanité se trouvait à l'agonie par manque de sagesse harmonieuse capable de rendre utiles ses actes et de permettre une vie décente de perfectionnement permanent. C'était justement cette sagesse ignorée des hommes que les centauriens,sans aucune fatuité,s'apprêtaient à communiquer à l'humanité.

Il s'agissait des grandes révélations qui avaient permis le progrès et le développement de la sagesse millénaire des centauriens et qui formaient la base de leur existence individuelle et sociale.

Ces révélations atteignaient l'homme sous la forme d'idées-images retransmises par la sphère métallique et l'homme les écoutait avec soin,l'anxiété déférente et l'humilité profonde d'un pauvre être humain qui prend sur lui la responsabilité de la vie humaine sur la Terre dès les ancêtres les plus lointains jusqu'au moment de sa rencontre avec une race infiniment plus évoluée.

Avec la gravité des grands rituels,le centaurien s'adressa à l'homme en ces termes:

-Homme,avant toute chose,nous te parlerons de la Théorie de Io,ou de la courtoisie.

- Oh,la courtoisie!...-s'écria l'homme,s'apercevant,malgré tout, que la notion ne lui était pas entièrement étrangère.En effet, elle ne l'était pas car le centaurien lui exposa avec assurance la pensée d'un vieux chinois qui avait prétendu enseigner à tout un peuple,voire au monde entier.Quand le centaurien se tut, il sentit que l'homme était légèrement déçu et en décela immédiatement l'origine.

-Vous avez donc eu,il y a 2.500 ans,un grand être parmi vous! -dit-il.

Il développa ensuite la Voie de Rez ou le schéma parfait pour la conquête de la sérénité et du contrôle de soi.Mais aussi un prince hindou,quelques siècles plus tôt, avait montré aux hommes cette Voie.. Et l'homme le leur dit,avec un sentiment de gêne devant l'admiration du centaurien qui rendit hommage à l'illustre esprit qui avait administré un enseignement si fécond.

Dans l'esprit de l'homme,une autre image se forma,celle d'un autre visage plus âgé,plus profond et plus serein que celui du centaurien précédent.L'homme comprit que, soit la conversation était devenue subitement plus difficile,soit qu'une révélation solennelle allait être faite.

Le vénérable centaurien voulait communiquer lui-même aux hommes le Principe de Ka et le geste d'Emo qui devaient constituer un aspect fondamental de leur sagesse car l'exposition fut faite sur un ton solennel.

-Ce Principe est sublime -grommela l'homme sur un ton de plus en plus contrit- et fut expliqué aux hommes,ainsi que le geste correspondant,il y a environ vingt siècles

terrestres et il fit l'objet d'innombrables traités et études savantes,passionnant des groupes sectaires,des églises,des foules de fidèles...

Les centauriens savaient que l'homme disait la vérité.Et ils en apprirent davantage en lisant dans les recoins de sa mémoire: l'épisode de la croix,les persécutions,le cheminement des schismes et la lutte impitoyable des sectes et des églises.Malgré la parfaite sérénité de son âme,le vénérable centaurien ne put s'empêcher de frissonner et de communiquer à l'homme son étonnement et son chagrin.

-Homme -dit-il enfin,avec une nuance de gravité dans la voix-,il vous faudra trouver le salut dans la connaissance,dans l'essence profonde des choses, dans l'étude des origines lointaines étant donné que nous n'avons plus grand' chose à vous apprendre dans le domaine de l'expérience éthique et des gestes sublimes.

Et il exposa,comme un philosophe qu'il était,l'Idée de Xama,que l'homme identifia à celle du conflit des contraires;l'Intuition d'Ono -ou les fondements de la théorie des idées;l'Option de Prio -ou la base du stoïcisme.

L'étonnement et le désespoir de l'homme devinrent évidents et la tristesse des centauriens s'aggrava.Animés d'une patience infinie,les centauriens exposèrent alors l'agostinianisme,l'expérimentalisme,le criticisme,l'idéalisme transcendental et immanent,les théories.hypothèses,intuitions et thèses anciennes et modernes.Quand ils eurent terminé l'explication détaillée de la Philosophie Poétique de Pat et l'Hypothèse Cosmologique d'Az,l'homme eut la nette impression que les centauriens allaient bientôt retourner dans leur monde presque parfait,qui tournait silencieusement autour d'Alpha du Centaure.

-Nous rendons hommage à vos grands esprits,à vos exemples sublimes,homme de la Terre -dirent-ils finalement sur un ton las,par la bouche du sage vieillard-.Nous avons interprété votre étrange cas et il n'y a plus de confusion en nous en ce qui concerne la racine de votre énigme.Mais nous ne pouvons rien faire pour l'humanité: vous savez tout,déjà.Seul le temps permettra que la sagesse de quelques Grands devienne la sagesse de tous.D'ici là...

Ils lui firent un signe d'adieu et partirent.Avec eux,partit la petite sphère métallique qui dessina quelques arabesques dans la pièce avant de disparaître par la fenêtre grande ouverte.

-Ils sont partis -gémit l'homme,de nouveau seul-,car nous savons tout...